

LE PLAISIR des livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ Des rééditions récentes en format de poche/D-2 □ *Beaux Draps*, de Jean-Marie Poupart/D-3 □ *L'Amour de la carte postale*, de Madeleine Ouellette-Michalska/D-3 □ *Coq à deux têtes*, de Paul Chanel Malenfant/D-3 □ *Les Terres du songe*, de Robert Lalonde/D-3 □ *Tremblements du désir*, de Pierre Ehrhart/D-3 □ *Un chemin d'espoir*, de Lech Walesa/D-4 □ *Le Livre des nuits et Nuit d'Ambre*, de Sylvie Germain/D-5 □ (), de Michèle Causse/D-5 □ *Verbe silence*, de Guy Gervais/D-5 □ *Les Communautés culturelles du Québec*, tome 2, sous la direction de Yuri Oryshuk/D-6 □ *L'Enfant dans le grenier*, de Julien Bigras/D-6 □ *Vélo*, de Michel Labrecque et Jean-François Pronovost/D-6 □ *L'Avenir dure longtemps*, du comte de Paris/D-7 □ *Au Québec ! Au XIXe siècle !*, dans *La Petite Revue de philosophie*/D-7 □ *Néoconservatisme et restructuration de l'État*, sous la direction de Lizette Jalbert et Laurent Lepage/D-7 □ *Close to the Charisma. My Years between the Press and Pierre Elliot Trudeau*, de Patrick Gossage/D-7 □ *Le Mystère Waldheim*, de Bernard Cohen et Luc Rosenweig/D-7 □ Les textes d'un colloque consacré à Louis Hémon, à l'Université de Bretagne-D-8

Montréal, samedi 30 mai 1987



Ulysse fait toujours un beau voyage

FRANCE LAFUSTE
collaboration spéciale

« S'IL Y A UN guide de voyages plutôt qu'aux dieux et aux vents, il aurait retrouvé Pénélope beaucoup plus vite ». Voilà la réflexion savoureuse que me livrait tout récemment Gerald Pomerleau, vice-président de cette librairie montréalaise qui porte

GÉRALD POMERLEAU
vice-président
de la librairie Ulysse :
« J'ai toujours été
dans mes valises... »
Photo Louise Lemieux

le nom du grand voyageur. Mais Ulysse n'aurait jamais revu les berges d'Ithaque s'il avait eu tous les guides et toutes les cartes routières de la librairie. Il serait probablement toujours par monts et par vaux, à l'affût d'une nouvelle destination.

Un jour de 1979, quatre copains, deux hommes et deux femmes de Montréal, sont aussi partis vers d'autres rivages. Avec, en poche, un billet ouvert pour faire le tour du monde, ils se retrouvent en Asie. Sachant qu'à Montréal, il y a peu de guides de voyages sur ce continent, ils s'informent, prennent contact avec des éditeurs de Singapour. Revenus au pays natal, ils n'ont rien perdu de leur esprit d'aventure et décident de lancer une entreprise pour des voyageurs qui leur ressemblent; la librairie Ulysse est née. Nous sommes en 1980. Pendant six ans, elle reste la seule librairie spécialisée dans le voyage, rue Saint-Denis. En juillet 1986, sa soeur cadette installe ses pénates avenue du Président-Kennedy : « Nous voulions rejoindre encore plus de voyageurs et surtout la clientèle anglophone qui n'avait à sa disposition que des librairies générales », précise M. Pomerleau. Des quatre copains ingénieurs du début, deux sont restés et ce jeune cadre de 24 ans les a rejoints en 1984. C'est d'ailleurs lui qui, aujourd'hui, dirige de main de maître une entreprise qu'il qualifie aisément de prestigieuse. Après tout, Ulysse, avec sa succursale, est la seule librairie spécialisée dans le voyage à Montréal et au Québec, parmi la soixantaine d'autres dispersées au Canada et aux États-Unis.

Gérald Pomerleau a la bosse du commerce et l'amour des voyages. Il fait profiter son entreprise d'une formation en administration, spécialisation tourisme. Son premier grand périple, c'est en URSS qu'il le fait, à l'âge de 14 ans, avec ses copains de hockey. Mais il y a d'autres voyages, en Europe et aux États-Unis. « J'ai toujours été dans mes valises, ajoute-t-il, rayonnant. Aux personnes qui me disent que j'ai de la chance de faire ce métier-là, je réponds que je ne voyage pas beaucoup mais tout simplement pas assez. »

À la librairie Ulysse, m'apprend-il, on bouquine beaucoup et on s'informe sur la destination de son choix : « Nombreuses sont les personnes qui viennent chez nous et qui, curieusement, ne fréquentent jamais une librairie. Elles se trahissent quand on leur annonce le prix d'un guide. Pour elles, \$25 est un prix faramineux. » Il poursuit : « Il y a beaucoup de gens qui ne connaissent pas les guides et qui ont besoin d'aide. S'ils ne peuvent la trouver auprès de notre personnel, qu'à cela tienne, ils la trouvent auprès d'un client. Les samedis, c'est, me dit-on, une véritable cacophonie, très sympathique et peu courante dans les autres librairies. »

Au cours de ses premières années d'existence, la librairie Ulysse était réservée aux intellectuels d'un certain milieu social, hommes et femmes d'affaires relativement aisés. Peu à peu, les étudiants sont venus les rejoindre. En effet, il y a à peine cinq ans, l'étudiant partait « rien dans les mains, rien dans les poches », mais aujourd'hui, il s'informe et prépare son voyage. La librairie est ainsi présente dans la section voyages de l'Université du Québec à Montréal, de l'université McGill et de Concordia. À ces deux types de clientèle s'ajoutent tous ceux qui ne voyagent que par les livres, comme cet éternel voyageur du comté de Richelieu qui n'a jamais manqué son rendez-vous du samedi matin. Cette histoire d'amour et de voyage dure, de l'avis de M. Pomerleau, depuis sept ans.

Des guides comme bibles

Lorsque le père des guides, Karl Baedeker, éditait au 19e siècle ses premiers ouvrages, il pensait aux militaires de l'armée allemande qui partaient en mission commandée. Il voulait pour eux un guide à la fois

pratique et culturel qui les initierait, s'ils en avaient le temps, au charme du pays « visité ». L'idée a fait son chemin et, croit-on, même Michelin s'en serait inspiré. Il y a à peine 10 ans, les éditeurs publiaient encore un guide par pays. Mais si les monuments historiques et les plages sont immuables, le prix des hôtels, des restaurants, les droits d'entrée dans certains sites touristiques changent très vite. D'où la nécessité d'une division guide pratique / guide culturel avec, dans le premier cas, une révision chaque année, et, bien sûr, des orientations différentes selon les budgets. C'est ainsi qu'on trouve un *Let's go* ou un *Frommer* américains, un Routard français pour voyageurs en sac à dos, un Fodor pour amateurs de bonne chère et d'hôtels bon-chic-bon-genre, un Michelin rouge pour qui voyage en voiture. Pour plaire aux voyageurs qui auraient envie de sortir des sentiers battus, les éditeurs se sont lancés dans les guides thématiques, spécialisés dans le cyclisme, la randonnée pédestre, les balades sur les canaux ou les plages nudistes. Ainsi, aux éditions Autrement, on a sorti le *Paris en marche*, guide selon les humeurs et, chez M.A. Poches, le *Paris-rendez-vous*, le *Paris-jardins* et *52 Week-Ends autour de Paris*. Mieux, un Américain du nom de Manston est allé fureter dans les marchés aux puces d'Europe. On attend « le nouveau-né » avec impatience chez Ulysse. Aux côtés de ces guides fantaisistes, les guides culturels affichent leur sérieux scolastique proverbial : le Guide bleu Hachette, indétrônable, le Michelin vert, le Baedeker (toujours là) et les *APA Insight Guides*, très prisés des anglophones. « À vrai dire, reconnaît M. Pomerleau, pour bien préparer un voyage, il faudrait avoir les deux types de guides, un pratique et un culturel, dans ses bagages. Car rares sont les éditeurs qui excellent dans les deux. Côté cartes routières, les Michelin, IGN (Institut géographique national), les Bartholomew britanniques et les Hilderbrand allemands ne se lassent pas d'être mille fois pliés et dépliés. »

« Attention à Michelin, qui sème, au hasard des chemins, ses usines et ses garages de pneus », ironise le libraire. Aux côtés des guides et cartes routières, les livres d'art avec photographies artistiques sur papier glacé s'enferment dans un mutisme jaloux. Ils ne parlent qu'à ceux qui veulent en découvrir les richesses, avant ou après un voyage.

Selon M. Pomerleau, les plus gros éditeurs sont les Français, les Américains et les Britanniques mais, dans la librairie, ce sont les guides sur la France et sur les États-Unis qui tiennent le haut du pavé. Vient ensuite les guides sur l'Europe, l'Asie, le Mexique et les Antilles, soit, au total, 60 % de livres en français contre 40 %, en anglais, rue Saint-Denis. La proportion est, sur l'avenue du Président-Kennedy, de 50-50. « Si, le plus souvent, les guides se ressemblent, estime mon interlocuteur, il suffit de jeter un coup d'oeil sur le contenu pour s'apercevoir que le point de vue des auteurs, lui, diffère. Les Québécois se tourneront plus facilement vers un *Let's go* américain qu'un Routard français. » Le premier, en effet, semble avoir un humour moins corrosif que le deuxième auquel on reproche parfois son indécatesse. Autre inconvénient pour le Québécois : il est impossible de mettre la main sur un guide en français faisant le tour de trois ou quatre pays d'Europe en même temps. La raison ? N'importe quel éditeur français vous la donnera : mettre la France, le Portugal et l'Allemagne dans le même sac est pure aberration. Le Québécois ira, en désespoir de cause, vers un guide américain à la vision plus globale.

Et les éditions québécoises ?

Les maisons d'édition québécoises spécialisées dans le voyage

Suite à la page D-8

Françoise Dolto, une vieille dame qui n'a jamais déserté son enfance

À 78 ans, elle ne cesse de s'étonner. Et d'étonner les autres

RENÉE ROWAN

DEPUIS son entrée au pan théon d'Apostrophes, le public aussi bien français que québécois se nourrit des paroles de Françoise Dolto. Tous et chacun veulent savoir ce que la célèbre *mamma* de la psychanalyse pense des enfants adoptés, de l'enfant pervers, des parents délinquants, de la famille reconstituée.

On l'interroge sur tout ce qui touche aux relations parents-enfants. Elle a enregistré, à Paris, une vidéo qui a lancé, au début de mai, le congrès de l'Association d'éducation préscolaire du Québec. Elle participait, cette semaine, au congrès annuel de la Corporation professionnelle des psychologues du Québec, au Château Frontenac.

Ses propos sont simples, directs. Tantôt audacieuse et novatrice, parfois conservatrice, elle ne laisse personne indifférent. Chacune de ses interventions publiques est un événement.

LE DEVOIR n'a pas échappé à la fascination du « cas Dolto », de cette belle dame de 78 ans qui conserve, intacte, « cette faculté d'étonnement, cette faculté de surprise, de réflexion » qui est, depuis toujours, sienne. « J'ai passé ma vie à m'étonner », dit-elle. Et à étonner les autres, pourrait-on ajouter.

Françoise Dolto a pris sa retraite de praticienne de la médecine en 1979. Mais, comme elle le dit si bien, elle a fait beaucoup d'autres choses depuis. En plus de poursuivre ses recherches, elle a fondé la Maison verte, un lieu de prévention où les thérapeutes accueillent parents, enfants et femmes enceintes.

Elle s'est fait connaître du public par ses nombreuses émissions sur France-Inter où, pendant des années, cette pionnière de l'analyse a répondu, d'une voix rassurante, aux questions de parents désemparés par l'évolution de leurs enfants.

Et elle écrit toujours. En un an, elle a publié, coup sur coup, trois livres : *Solitude* (éditions Vertiges), *Enfances* (Seuil) et *Dialogues québécois* (Seuil), qui sort tout juste des presses.

À la demande de sa fille Catherine qui voulait garder des souvenirs de cette « drôle de mère », elle a accepté de se mettre à nu dans un texte extraordinaire de franchise intitulé « Les yeux ronds » (*Enfances*) où elle raconte sa perplexité d'enfant devant le monde des adultes et comment elle s'est constituée telle qu'elle est. La psychanalyste sait parler d'elle comme elle sait parler

des autres.

Je l'ai rencontrée dans un salon cosu de Mont-Royal alors qu'elle venait de se livrer pendant une heure, sous les feux des projecteurs, au jeu de la question. Elle était encore pleinement disponible, chaleureuse, prête à se répéter pour les lecteurs du DEVOIR.

Q.- Vous avez été marquée par la mort de votre soeur, par la souffrance de votre mère, « devenue dingue dans sa douleur ». Si cela n'était pas arrivé, seriez-vous aujourd'hui Françoise Dolto ?

F.D.- Certainement pas. Je ne crois pas que je serais devenue psychanalyste s'il n'y avait pas eu cette mort et la souffrance de mes parents qui a causé un grand problème aux six enfants que nous restions. Nous avons tous été très touchés. La maison auparavant était une maison très, très gaie. On riait beaucoup, mes parents avaient toujours des histoires à raconter, il y avait souvent des invités à table. Et on faisait beaucoup de musique d'ensemble.

Q.- Vous jouiez vous-même d'un instrument ?

F.D.- Toute mon enfance, j'ai fait de la musique. Du piano d'abord. Ma soeur faisait du violon, mon frère aîné, Pierre, du violoncelle, et l'autre frère, Jean, de la flûte traversière. Quand ma soeur est morte, j'avais 12 ans. Pour continuer à faire de la musique d'ensemble, ma mère m'a demandé si je ne voulais pas prendre le violon. C'est ce que j'ai fait et ça m'a beaucoup intéressée. Quand j'ai entrepris mes études de médecine, j'ai arrêté le violon, d'abord parce que je ne jouais pas de manière à me satisfaire, moi, en solo. Le violon doit être joué parfaitement pour prendre du plaisir à jouer seul. Tandis que, dans la musique d'ensemble, chacun joue son rôle et ça donne une musique collective.

Q.- Et pourtant, vous recherchez la solitude ?

F.D.- La solitude existe pour chacun de nous. C'est spécial à l'être humain, je crois. La solitude est à la fois nécessaire et stimulante. Elle permet de décanter les choses essentielles et, en même temps, l'esseulement peut être une souffrance. La solitude, méditative et de réflexion, est indispensable. J'ai écrit sur la solitude parce que je crois que ce sont des moments forts, des moments de silence intérieur.

Q.- Vous avez su toute jeune qu'un jour vous seriez médecin ?

F.D.- Oui, à sept ans. J'étais décidée à devenir pédiatre sans en connaître le mot. Ça, c'était les suites de la guerre de 1914 et de la grippe espagnole qui a suivi. C'a été une héca-



Photo Jacques Grenier

FRANÇOISE DOLTO :

« La solitude, méditative et de réflexion, est indispensable. »

tombe autour de nous. Pour moi, il me semblait que la médecine, ça faisait partie de ce qu'il fallait faire, il fallait s'y consacrer. Et surtout, pour moi, la médecine des petits enfants.

Q.- Cette passion des enfants vous vient-elle du fait que vous avez été élevée au sein d'une grande famille ?

F.D.- Comment voulez-vous que je le sache ? C'est impossible de vous répondre. Peut-être que j'aurais été élevée sans ma famille, avec la typologie qui était la mienne du fait génétique, que je serais devenue tout de même quelqu'un d'observateur des individus en état de croissance. Je ne sais pas. C'est vrai que j'étais très attentive aux associations d'idées qui faisaient que la conversation avançait pendant les repas et ça, grâce au fait que nous, les enfants, nous n'avions pas le droit de parler. Si nous avions eu le droit de parler, sans doute je n'aurais jamais été si observatrice. On ne peut absolument pas séparer la façon dont quelqu'un a été élevé de ce qu'il est

devenu. Nous sommes le résultat de notre histoire.

Q.- Mais alors, les parents ont une énorme responsabilité qui peut leur peser lourd à certains moments ?

F.D.- Mais pourquoi ? L'enfant survit. Les parents ont la responsabilité, ils n'ont pas de culpabilité, surtout pas de culpabilité de ce qu'ils sont puisque leur enfant, lui, de tout ce qui se passe, fait son bonheur. S'il y a une relative stérilisation qui fait des conflits dont il se sent coupable, c'est là que notre époque a trouvé le travail de la psychanalyse. Il est certain que sans la psychanalyse, je ne serais pas devenue ce que vous dites être Françoise Dolto maintenant. Certainement, j'aurais eu une névrose comme celle de ma mère. Une névrose rétro et conservatrice du passé, une culpabilité de ne pas rester rétro au lieu d'être de plain-pied avec le nouveau.

J'ai été psychanalysée pour des

Suite à la page D-8

Andrée Ferretti
Renaissance
en Paganie



• l'Hexagone

Andrée Ferretti Renaissance en Paganie

- Renaissance en Paganie met en scène l'heureuse rencontre entre Hubert Aquin et Hypatie d'Alexandrie, deux « rebelles exemplaires » aux initiales identiques et aux destins si tragiques.
- Par delà le temps et la culture qui les séparent, s'engage une longue conversation au cours de laquelle ils se racontent avec passion.
- Avec Renaissance en Paganie, Andrée Ferretti nous livre un récit brillant et passionnant.
- Un hymne à la vie d'une écriture inspirée.
- La première oeuvre d'Andrée Ferretti constitue un événement, une véritable révélation littéraire.

RÉCIT
COLLECTION FICTION

l'Hexagone

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise



LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Plus de 25 titres de poésie en un mois

N'EN DOUTEZ pas : la poésie québécoise est bien vivante. On pourrait même rebaptiser le mois de mai « mois de la poésie ». En effet, les principaux éditeurs nous présentent leur production récente en un seul bloc. Sauf les éditions de l'Hexagone, qui échelonnent leur production durant l'année (Alain Horic a déjà publié Michel van Schendel, Gérard Gaudet, Luc Lecompte, Fernand Ouellette, Guy Gervais et d'autres), les éditeurs de poésie fournissent deux *sprints*, celui de l'automne et celui du printemps. Ce qui crée des bouchons aux carrefours : chez les libraires et les critiques.

Aux Écrits des Forges, Louise Blouin et Bernard Pozier ont lancé sept ou huit recueils, dont ceux de Yves Préfontaine, Marcel Olscamp, Côme Lachapelle, Pierre Châtillon, Michaël Delisle (qui vient de publier deux autres titres à la NBJ et à *Lèvres urbaines*) et des Français Eugène Guillevic, Frank Venaille et Patrice Delbourg. À cette production s'ajoute un essai important de Claude Beausoleil intitulé *Extase et Déchirure*.

Chez VLB éditeur, Jacques Lanctôt lançait, dimanche, pas moins de cinq livres de poésie, soit des poèmes de Michel Albert, des récits d'Elise Turcotte et Paul Chamberland, un important recueil d'Antonio D'Alfonso (*L'autre Rivage*) et un nouveau livre de Philippe Haec (*L'Atelier du matin*).

Aux éditions Triptyque, on lançait aussi, cette semaine, des recueils de Jean Chapdelaine Gagnon, Joël Pourbaix, Raymond Martin et Anthony Phelps (*Orchidée nègre*, prix Casa de las Americas), en plus d'un récit de Michel Clément.

Enfin, aux éditions du Noroît, c'est mercredi prochain, le 3 juin, qu'on lance pas moins de neuf titres, dont ceux de Denise Desautels (avec des dessins de Francine Simonin), Serge Legagneur (une réédition), Claudine Bertrand, Louise Côté, Pierre Laberge, Louise Larose, Paul Savoie, Robert Yergeau et un nouveau Lucien Francoeur (*Si Rimbaud pouvait me lire*).

Tous ces livres nous donnent à voir que la poésie de 1987 se fait tour à tour récit ou journal intime et parfois poème. Je n'ai pas pris connaissance de toute la production mais, à première vue, je suis porté à vous recommander la lecture des livres de Beausoleil, Préfontaine, Patrice Delbourg, Michaël Delisle, Chamberland, D'Alfonso, Philippe Haec, Raymond Martin, Jean Chapdelaine Gagnon, Pierre Laberge, Robert Yergeau et Lucien Francoeur.

De toute façon, nous tâcherons de rendre compte des recueils les plus intéressants d'ici quelques semaines dans LE PLAISIR DES LIVRES.

Le Festival d'art engagé de Montréal

PARMI les 150 artistes qui participeront au Festival d'art engagé de Montréal, du vendredi 5 au dimanche 7 juin, dans le voisinage de la librairie Alternative (2035, boulevard Saint-Laurent), on comptera près d'une trentaine de poètes de langues française, anglaise, espagnole, italienne et créole. On entendra, entre autres : Louky Bersianik, Paul Chamberland, Miriam Anouk, Janou Saint-Denis, Antonio D'Alfonso, Catherine Larivain, Fulvio Caccia et Madeleine Begon.

Des artistes de toutes disciplines, y compris le théâtre, la musique et la danse, participeront à l'événement qui sera constitué d'un spectacle continu et gratuit en plein air, sur la rue Saint-Laurent, de midi à 22 h, les 6 et 7 juin.

Succès d'Alice Parizeau

LE SUCCÈS d'Alice Parizeau, *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, sera bientôt traduit en néerlandais aux éditions Vitgeverij Kadmos d'Utrecht. Suivra une traduction en langue espagnole qui paraîtra à Buenos Aires. Ce livre, qui a mérité le Prix européen des écrivains de langue française, a aussi été édité en édition reliée et en poche à New York.

Gratien Gélinas chez Leméac

DEPUIS son arrivée chez Leméac, le nouveau directeur littéraire Pierre Filion agrandit le catalogue. Quelques écrivains vont rejoindre les éditions Leméac cet automne. M. Filion nous annonce déjà que le dramaturge Gratien Gélinas a choisi Leméac pour la réédition de son oeuvre, qui comprend principalement *Ti-Coq*, *Bousille* et *les justes*, *Les Fridolinades* et *La Passion de Narcisse Mondou*.

Un prix pour Claire Dé

L'ÉCRIVAIN Claire Dé, de Montréal, a remporté le premier prix de la revue française *N comme nouvelles*, qui tenait cette année son concours sur le thème « Un crime parfait ». Claire Dé avait soumis une nouvelle intitulée « Un appartement tout confort ».

Au sujet de la nouvelle

APRÈS le magazine *Nuit blanche*, c'est au tour de *Québec français* de proposer, dans son numéro de mai, un dossier sur la nouvelle. Des textes de Michel Lord et André Carpentier, une bibliographie ainsi que des témoignages d'auteurs complètent le dossier.

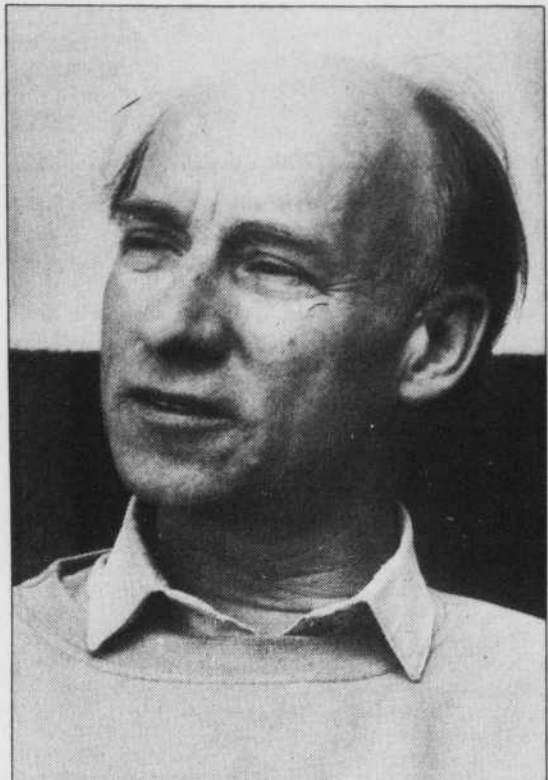


Photo Jacques Grenier

PAUL CHAMBERLAND publie des récits chez VLB éditeur.

Le prix John-Glassco

LE PRIX de l'Association des traducteurs littéraires est allé à Liedewij Hawke pour *Hopes and Dreams : The Diary of Henriette Dessaulles, 1874-1881* (Hounslow Press). Le prix John-Glassco est décerné annuellement.

Le concours Lurelu

LE CONCOURS de la revue *Lurelu* est ouvert à tous les gens de plus de 18 ans qui n'ont jamais publié de livre. Il s'agit de soumettre en trois exemplaires un conte pour enfants de cinq à 10 ans ou une nouvelle pour adolescents de 10 à 14 ans. Le texte doit avoir de trois à 12 pages dactylographiées à double interligne. Faire parvenir son texte à *Lurelu*, C.p. 8, Saint-Jérôme, J7Y 5T7. Les trois meilleurs textes seront publiés dans *Lurelu*. Chacun des auteurs primés recevra un prix de \$100.

LES ONDES LITTÉRAIRES

À la télévision de **Radio-Canada**, dimanche à 13 h, l'invité de Marcel Brisebois à *Rencontres* est Patrick Gormally, professeur de littérature à Dublin et grand ami des lettres québécoises.

Au réseau de **Télé-Métropole**, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **CIBL-FM** (104.5), dimanche à 19 h, Yves Boisvert lit des pages de François Charron à son émission *Textes*.

Au réseau **Quatre Saisons**, dimanche à 22 h, *Les Dimanches de Clémence* délaissent le monde des livres pour celui de la chanson, avec Georges-Hébert Germain, Luc Plamondon, Mouffe, Jim Corcoran et Michel Rivard.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h 30, *Apostrophes* a pour thème la collaboration en France occupée, avec des livres sur Pétaï, Laval et Brailach. Bernard Pivot reçoit Fred Kupferman, Anne Brassie, Marc Ferro, Gilles Perrault et Pierre Sipriot. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

À **Radio-Canada** à 23 h, Francine Marchand et Daniel Pinard animent le magazine culturel *La Grande Visite*.

Au réseau de **Radio-Québec**, à l'émission *Télé-Services*, à 18 h 30, Louise Faure reçoit un écrivain par semaine.

À la radio FM de **Radio-Canada**, lundi à 16 h 30, Jacques Folch-Ribas présente « L'érotisme au féminin », avec Nicole Brossard et Marie Cardinal. Réalisation de Jean-Guy Pilon.

Au réseau **Vidéotron** (câble 9), lundi à 21 h 30, *Écriture d'ici*, animée par Christine Champagne et Marcel Rivard, reçoit Yvon Paré (*Les Oiseaux de glace*, Québec/Amérique). L'émission est reprise le mardi à 13 h 30, le samedi à 13 h 30 et le dimanche à 10 h 30.

À la radio AM de **Radio-Canada**, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

À la radio MF de **Radio-Canada**, du lundi au jeudi à 16 h, Gilles Archambault présente le magazine d'actualités littéraires *Libre Parcours*.

À la radio MF de **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime *En toutes lettres*, le magazine d'actualité de la littérature québécoise, réalisé par Raymond Fafard.

DANS LES POCHES

GUY FERLAND

JEAN ÉTHIER-BLAIS, *Dictionnaire de moi-même*, Leméac, coll. « poche/littérature », 197 pages. « Le paysage intérieur a, lui aussi, sa luminosité. » Et ce qui éclaire l'intériorité de Jean Éthier-Blais, c'est la littérature. Car, en se définissant lui-même, ce qu'il nous montre, c'est son amour des mots. Des mots remplis d'expériences, pleins de vie, qui mettent en lumière une pensée riche et subtile.

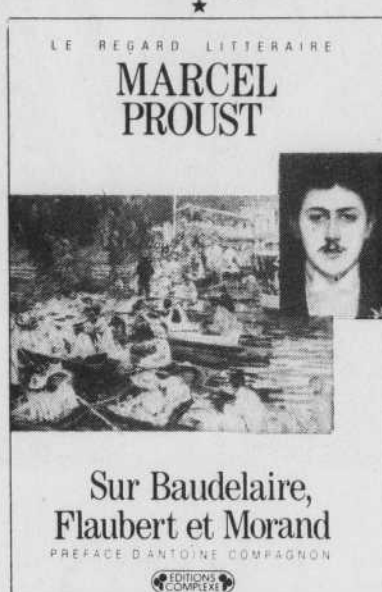
JACQUES POULIN, *Mon cheval pour un royaume*, Leméac, coll. « poche/littérature », 190 pages. Ce texte, paru il y a 20 ans, n'a pas vieilli. Bien que le nationalisme révolutionnaire québécois soit dépassé, le désir d'inventer un pays à travers la littérature et l'amour persiste plus que jamais. Le désespoir et le désabusement des jeunes prennent une résonance plus forte encore aujourd'hui. Poulin avait touché juste avec ce premier roman.

MARCEL PROUST, *Sur Baudelaire, Flaubert et Morand*, éditions Complexe, coll. « Le Regard littéraire », n° 9, préface d'Antoine Compagnon, 232 pages. Proust critique. Proust lecteur. Proust écrivain. Ça ne fait qu'un. Ces textes de circonstances,

Proust est son art même. C'est ce qu'on peut vérifier dans le texte « Sur la lecture », qui précède la traduction de Proust du *Sésame et les Lys* de John Ruskin, publié dans la même collection.

MARC FERRO, *L'Histoire sous surveillance*, Folio/histoire, n° 19, 252 pages. Codirecteur (avec J. Le Goff et E. Le Roy Ladurie) d'*Annales*, spécialiste de la révolution de 1917, Ferro examine les procédures de l'analyse historique et les voies qui permettent à l'historien de se rendre autonome par rapport à la société.

MOSHÉ GAASH, *Comment faire son alyah en 20 leçons*, Points/virgule, inédit, n° V53, 165 pages. Ce livre sur un voyage en Terre promise illustre, de façon humoristique, la montée en Israël d'un médecin parisien.



Sigmund Freud présenté par lui-même, Folio/essais, n° 54, 143 pages. Cette nouvelle traduction de Fernand Cambron est essentielle pour comprendre comment s'imbrique la vie de Freud avec la psychanalyse. Un post-scriptum inédit en français complète le volume.

SIMONE DE BEAUVOIR, *La Cérémonie des adieux*, suivi de *Entre-*



commandés par des amis, le prouvent. On peut les rattacher aussi bien au *Contre Sainte-Beuve* qu'à *La Recherche*. ... La conception de l'art de

DANS LES
TYPO
LES MEILLEURS
BOUQUINS

Yolande Villemaire
Meurtres à blanc

roman, 132 p. - 5,95\$

«Plus près du Simenon sans Maigret que d'Agatha Christie. Pour le reste, c'est unique!»
Jean-Roch Boivin

TYPO
POCHE

LES HERBES ROUGES

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 30 mai
de 14h à 16h
MAURICE LEVER
auteur de
ISADORA
aux éditions
PRESSES de la RENAISSANCE

samedi 6 juin
de 14h à 16h
PAUL-MARIE LAPOINTE
et
ROBERT MÉLANÇON
Lequel vient de publier
Paul-Marie Lapointe
Coll. Poètes d'aujourd'hui
aux éditions SEGHERS

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LE REGARD LITTÉRAIRE
JOHN RUSKIN
MARCEL PROUST

Sésame et les Lys
Préface de
Sur la lecture
INTRODUCTION D'ANTOINE COMPAGNON

tiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974, n° 1805, 625 pages. Les derniers moments de la vie de Sartre sont racontés avec maints détails. Ce qui avait choqué certaines personnes lors de la publication de ce livre en 1981.

ELSA MORANTE, *La Storia I et II*, Folio, numéros 1214 et 1215, 536 et 443 pages. Ce livre, qui fit connaître Morante dans le monde entier, est le chef-d'œuvre du grand auteur italien mort l'année dernière. On peut voir présentement à Montréal une adaptation cinématographique de ce roman. La traduction est de Michel Arnaud.

GUY DE MAUPASSANT, *Apparition et autres contes d'angoisse*, GF, 219 pages. Dix-huit contes fantastiques qui font suite au *Horla* et autres contes d'angoisse.

ARTAUD, *Les Tarahumaras*, Folio/essais, n° 52, 184 pages. Correspondance, articles parus dans la presse, relations données par Antonin Artaud lui-même et pièces d'archives rendent compte de la rencontre entre les Tarahumaras, ces mangeurs de *peyotl*, et le grand poète écorché, dans la sierra de l'État de Chihuahua en 1936.

VIENT DE PARAÎTRE

LIBERTÉ 171

jardinage
magasinage
regardage
reportage
summenage
voyage

Cinq poèmes de Borges

Préparez vos monochromes
ou le nouveau programme optionnel
de français pour la 4^e et la 5^e années
du secondaire

juin 1987 5\$

Contient: une critique féroce d'un programme de français au secondaire; des textes de Jean-Pierre Isenhardt, Suzanne Robert, Jacques Folch-Ribas, François Hébert, Yves Beauchemin, Yvon Rivard; des poèmes de Jorge Luis Borges, Juan Garcia, Michel Lemaire, Judith Cowan, Philippe Routier; et nos chroniques habituelles.

LIBERTÉ

C.P. 399, SUCC. OUTREMONT,
MONTRÉAL, QUÉBEC H2V 4N3

Je désire:
ce numéro (5\$).....☐
m'abonner (20\$, 6 numéros).....☐

Nom.....

Adresse.....

code.....



Photo Jean-Pierre Roy

Demain soir, aux *Dimanches de Clémence*, à Quatre Saisons : de gauche à droite : Georges-Hébert Germain, Luc Plamondon, l'animatrice Clémence Desrochers, Jim Corcoran, Mouffe et Michel Rivard.

LA CONFÉRENCE INACHEVÉE
de Jacques Ferron
«Comme un texte sacré»

«La Conférence inachevée me rappelle cruellement la perte de ce très grand écrivain, le premier à faire des lieux de son œuvre le centre naturel du monde... J'ai lu *La Conférence inachevée*, qui est une sorte de testament, comme j'aurais lu un texte sacré, dans un état d'accueil total... Ce que je viens de lire, dans le très beau recueil de VLB Éditeur, c'est, ici, là et là encore la mort de Ferron lui-même. «Les deux lys», un chef-d'œuvre... Ce texte est bouleversant.»

Réginald Martel, *La Presse*

vlb éditeur

la petite maison
de la grande littérature

Le suicide comme métaphore

Il se regarde écrire comme d'autres s'écoulent parler

BEAUX DRAPS
Jean-Marie Poupart
Boréal, 1987, 394 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

APRÈS une vingtaine de publications, Jean-Marie Poupart, qui est également professeur, chroniqueur littéraire et critique de cinéma, n'a plus rien à prouver de ses talents d'écrivain. Dans ce dixième roman, il se livre à un exercice de haute virtuosité. Il prend tous les risques et nous en met plein les dents.

Qu'on en juge ! Il se fait un héros-narrateur « polygraphe » comme lui, dans la quarantaine comme lui... mais désormais toute interprétation autobiographique puisse son René Faille, dont les tribulations amoureuses et littéraires sont le tissu de ce roman, a décidé — nous l'apprenons

d'emblée — de mettre fin à ses jours. M. Poupart, lui, puisqu'il publie, devrait être « alive and well, and living in Montréal ».

Après une vingtaine de tentatives ratées, René Faille organisera cette fois son suicide avec art et bien-séance. Il lui faudra donc produire des textes et les faire accepter par la télévision d'Etat et ses mandataires patentés, afin de se payer un billet d'avion pour le Sud où il pourra se tracter allégrement car, de toute façon, il abhorre la chaleur.

La détestation, chez lui, se pratique d'ailleurs avec une certaine délicatesse, puisqu'il n'aime plus guère la vie. Misogyne avec humour (?), il est misanthrope sans s'excuser. À ce point-là, on le comprend. Il n'est pas beau et se décrit avec un rigoureux dégoût. Intoxiqué de sa trop grosse personne, il s'écroule avec une belle vigueur :

« Parler de lui.
Lui, lui, lui : antienne chérie, litanie.
Sur l'estrade, il se tient debout, il fait

l'arbre. Rite sacrificiel. Le thème central de son exposé, on l'aura deviné, c'est lui-même. Qu'il se limite alors à l'exhibition de ses scies à coups ou de ses égoïnes intérieures ne l'empêche nullement de fournir à son auditoire une documentation abondante : coupures de presse, extraits d'inédits, photocopies de brouillons. En se scarifiant les écorces, en s'échenillant l'ego... » (p. 209).

Ce René Faille est un homme sans indulgence, s'il n'est pas sans qualité. Il écrit donc le quotidien des derniers jours avant le grand départ, courtisant habilement le dévoué, avec de belles échappées sur une enfance d'avant la ville, où il découvrit la passion de la lecture. Effets de style, jeux de mots et contrepèteries, ronds-de-jambe culturels, il se fait une autocritique aigüe et très évidemment autorisée, vivant impromptu le fantasme mâle éculé des enfants de Playboy : faire l'amour avec deux lesbiennes !

Je me garderai bien de vous dire

comment René Faille en vint là avant de réussir à prendre son vol vers l'au-delà. C'est un roman, cette affaire-là, et Poupart le mène tambour battant pendant près de 400 pages ! Ce n'est pas si simple de mettre fin à ses jours quand une lesbienne féministe et journaliste vous a élu comme géniteur malgré vos médiocres appâts physiques. Plume habile n'est pas bandage facile ! René Faille est un homme revenu de tout. Tout lu, tout vu, tout fait. Divorcé, il vit seul, comme la majorité des hommes de son âge. Il apporte son linge sale à la buanderie du coin et mange au restaurant. Il écrit. N'était-ce de l'impératif d'engendrer convoqué par la nécessité romanesque, l'anecdote serait mince. Ce qui n'empêche pas Jean-Marie Poupart, par le biais de son René Faille, de titiller les amateurs de littérature. Confondant la truculence et une vulgarité de carabin sur le retour, il se sert, avec une belle élégance, toutes les critiques qu'on pourrait lui faire. « Mes livres vous soulèvent le cœur ? Eh

NDLR : On lira la semaine prochaine un entretien de notre chroniqueur littéraire Jean Royer avec le romancier Jean-Marie Poupart.

bien ! roulez-les serré et fourrez-vous-les là où je pense. Le médicament va faire effet. C'est là une des particularités de ma prose » (p. 213).

Il faut une belle adresse de style pour mener une narration à la deuxième personne. Ainsi écrit-il : « Dieu que vous vous aimez d'avoir l'audace de vous haïr à ce point ! » (p. 323). C'est René Faille qui s'admoneste. Sans doute ce « vous » poli, vise-t-il à mettre le lecteur dans le coup... Bien qu'ailleurs Poupart dise « notre auteur », parlant toujours de René Faille. Un peu de « il » donc, de « je » aussi. Pourquoi pas ? Après tout, vous vous adressez à des lecteurs intelligents. On lit l'œuvre lue !

Un roman déconcertant, réussi puisqu'il se veut tel, décrivant la trajectoire d'une désillusion cultivée. Pour le lecteur ou la lectrice au moral galvanisé qui ne craint pas de se mettre dans de beaux draps. Trop épaïs pour s'en faire un suppositoire !

Un essai original sur l'impérialisme culturel

Comment l'effet carte postale dénature la « différence »

L'AMOUR DE LA CARTE POSTALE
Madeleine Ouellette-Michalska
Québec/Amérique
1987, 260 pages

LES ESSAIS

LORI SAINT-MARTIN

TOUS les voyageurs connaissent l'ennui que secrète la carte postale : de Vancouver à Tokyo, on y retrouve le même ciel d'un bleu artificiel, la même absence d'épaisseur. L'effet carte postale nous coupe de l'Autre, proche ou lointain, en nous renvoyant de lui une image stéréotypée qui le cantonne dans un exotisme de pacotille.

C'est cet effet de nivellement des cultures qu'étudie Madeleine Ouellette-Michalska dans un essai ambitieux, le premier qu'elle nous donne depuis *L'Échappée des discours de l'œil* (1981). Qu'est-ce que la différence ? Quel pouvoir sert-elle ? Comment a-t-on stéréotypé les Amérindiens, les Québécois, les femmes ?

L'impérialisme culturel, qu'il soit américain ou français, utilise le concept de différence pour établir une frontière entre le naturel — qu'il voit chez les autres — et le culturel, dont il s'annexe tous les privilèges, y compris celui de définir l'Autre à son propre profit. La différence naturelle (ethnographique ou sexuelle) sert ainsi d'alibi à une inégalité sociale que la langue, l'économie et tous les autres secteurs travailleront dès lors à maintenir. On voit ici l'importance de Derrida (la pensée binaire en philosophie), de Pierre Bourdieu (la production des biens symboliques) et de Jacques Dubois (l'institution littéraire).

L'Homme universel qu'a créé l'impérialisme culturel est celui qui possède, suivant Lévi-Strauss, les mots, les biens et les femmes. « Universel » en vient donc à désigner « l'adulte mâle, productif, blanc, riche et puissant ». La différence, dans un tel contexte, ne peut être que manque, retard, infériorité. Ce sont les Amérindiens et non les Européens, les Québécois et non les Français, les femmes et non les hommes, qui portent le poids de l'altérité. Le centre dé-

fini la norme à laquelle tous les groupes de la périphérie devront se plier s'ils veulent se faire entendre.

Ainsi, dans le domaine de la langue, « new look », « merdique » et « parking » font partie du français international, tandis que « souper » ou « septante » renvoient celui qui les emploie au néant du régionalisme. « Quand vous habitez le centre, vous n'avez jamais d'accent », constate l'auteur, acerbe. Elle rappelle, avec André Belleau, qu'une langue, c'est un dialecte qui a réussi à se donner une puissance culturelle et économique.

« Connaître ses créanciers, c'est adopter leurs produits » : qu'il s'agisse de Coca-Cola ou de littérature, le principe ne varie guère. Les livres produits au Québec ne comptent que pour 20 % de notre consommation totale. En France, les critiques de la littérature québécoise recherchent dans celle-ci quelques traits stéréotypés : la candeur, la fraîcheur, le dépaysement qu'elle procure par sa langue savoureuse. On réduit volontiers la littérature périphérique à sa dimension politique,

tandis que les productions du centre, même à caractère politique, rejoignent le patrimoine du grand Art universel. Un exemple d'incompréhension politico-culturelle trop récent pour figurer dans ce livre : chaque page du « Dossier Québec 86 » du *Magazine littéraire* parisien est décorée... d'une feuille d'érable !

De la même façon, l'Amérindien, dans la pensée occidentale, sera bon ou mauvais selon l'usage qu'on compte faire de lui. Les manuels scolaires le réduisent souvent à une figure folklorique. Les œuvres d'art amérindiennes ne sont-elles pas exposées au musée de l'Homme plutôt qu'au musée des Beaux-Arts ?

La différence sexuelle est le lieu d'exercice d'une autre régionalisation : l'analyse s'attarde ici à l'accueil critique fait aux livres de femmes. Sans cesse, « le sexe fera écran au texte », les auteures, impulsives, instinctives, féminines ou frustrées, se font remarquer surtout comme « femme de », « sœur de », « fille de »

quelque grand homme. Exclues pour la plupart des anthologies, des programmes d'enseignement, peu souvent gratifiées des plus grands prix littéraires (du moins au Québec), elles occupent une place bien précaire dans l'institution littéraire.

L'essai de Madeleine Ouellette-Michalska est original précisément dans la mesure où il articule les différences ethnographiques, géographiques et sexuelles, les produits d'un même système de pensée moribond. On aimera le ton caustique, les impatiences de l'auteur devant tous les abus de pouvoir. Les dernières pages du livre esquissent la vision d'un monde plus généreux, où chacun serait à la fois Mère et Autre. Un tel « métissage », une telle convergence, avantageraient les petites cultures, qui vivent déjà tous les jours « l'expérience de l'écart ». On quitterait alors les limites artificielles de la carte postale pour enfin regarder l'Autre en face, dans ce qu'il a de plus singulier et de plus familier.

L'originalité et l'oralité

NOTES DE LECTURE

COQ À DEUX TÊTES
Paul Chanel Malenfant
NBJ, coll. « Auteurs », n° 195
Montréal, 1987

PAUL CHANEL MALENFANT poursuit, depuis 1972 et particulièrement depuis cinq ans, une œuvre personnelle. Cette originalité, en marge de la mode, lui a même fait rater de justesse quelques prix littéraires.

« Sa poésie récente tente de retracer un itinéraire qui prend racine dans l'enfance. Le poète veut traverser sa propre image en reconstituant les figures du père et de la mère à l'origine du langage. À cet égard, *Les Noms du père* (Noroît, 1985) était un livre admirable.

Avec *Coq à deux têtes*, le poète poursuit sa recherche dans l'intime. Il nous confirme : « Ici l'écriture (prise en faute ? tirée au clair ?) délibérément tombe en enfance. Ce recueil, dans l'ironie de la lettre, retrouve quelques traces de la langue première. »

Ce livre est l'occasion de faire revivre des mots et des images de l'enfance dans la forme du poème qui s'écrit donc à même les premiers sentiments de vivre, les premiers conflits, les premières curiosités.

Tout cela s'enchevêtre de brillante façon au fil des comptines et recrée sans doute pour l'auteur une atmosphère essentielle. Nous, ses lecteurs, restons cependant des spectateurs insatisfaits de tant d'anecdotes et de péripéties qui ne sont pas nécessairement exemplaires. En voyeurs littéraires, nous admirons le tour de force et le tour de mémoire du poète qui, à défaut d'avoir trouvé sa voix, en cherche les premières intonations. Et ce n'est certes pas à nous, ses lecteurs adultes, de lui reprocher d'avoir écrit son livre d'enfance.

LES TERRES DU SONGE
Robert Lalonde
éditions du Saule (C.p. 1114,
Saint-Gabriel-de-Brandon
JOK 2N0)

VOICI le huitième livre de Robert Lalonde. Il ne s'agit pas ici du comédien et romancier qui publie au Seuil mais du poète qui fait paraître des recueils de contes et de poésie de-

puis 1965 aux éditions Atys, de l'Arc, de l'Aurore et chez Leméac.

Robert Lalonde écrit une poésie proche de l'oralité, une poésie dans les mots les plus simples. Souvent, le poème coule dans les expressions quotidiennes, répétées en litanie comme une prière à la vie. Souvent, le poème ressemble à une chanson, cultive les synonymes et les refrains. Ce qui nous donne un propos flou et moralisateur. D'ailleurs, la poésie de Lalonde s'écrit presque continuellement à l'affirmatif. On pourrait dire que Lalonde est un poète écologique et sentimental.

Au-delà de la sincérité admirable de Lalonde et plus loin que les vérités connues, sa poésie atteint à certains moments des fulgurances bien personnelles.

Pour vous donner une idée du ton de cette voix de Lalonde, voici la première page de son recueil, une des meilleures du livre : « dans un grand miroir de glace/ chacun cherche sa place/ fleuve où le sang s'abreuve/ de terre neuve/ dans le rêve des saisons/ la crue s'éveille au matin/ souvenir aux clés nues/ paroles de marbre. »

— JEAN ROYER

Le trou de la serrure

TREMBLEMENTS DU DÉSIR
Pierre Ehrhart
Mazarine, 1987, 127 pages

GUY FERLAND

PIERRE EHRHART, comme tous les garçons, a dû être marqué par une sexualité précoce qui n'avait pas encore de nom. Ces renflements subits, qui surprennent et gênent les premières fois, qui intriguent et scandalisent, Ehrhart les nomme *Tremblements du désir*. Bien sûr, les premiers objets qui suscitent de telles boursoufflures sous la culotte sont, la plupart du temps, marqués d'interdits ; ce sont les corps de la mère ou/et de la sœur (ou quelque autres objets subsidiaires) entrevus par inadvertance. Le premier étonné par ces phénomènes étranges est, le plus souvent, le sujet masculin lui-même. Voilà le drame, voilà le choc initial, voilà l'interdit qu'il faut transgresser.

Pierre Ehrhart décrit magnifiquement toutes les sensations de gêne et d'angoisse de la jeunesse du désir : « Comment est-ce fait une fille ? Le regard fureteur et les battements de cœur sont donc aux premières loges. Et tout, de la rampe d'escalier à la

manivelle de contrôle du conducteur d'autobus, devient électrisé d'une sensualité diffuse. « Paul et moi montons l'escalier de bois, la main glissant sur la rampe lissée par tant de frottements. Sous l'éclat du gilet, les draps glacent les pieds de leur humidité. » Malheureusement, l'auteur profite de ce rappel de sa sexualité naissante pour nous raconter des anecdotes sans saveur de son enfance. Ce qui dilue la puissance des

scènes piquantes. Mais peut-être l'auteur veut-il nous montrer que le désir n'est pas continuellement présent à l'esprit du jeune homme, et qu'il vient comme ça, sans crier gare...

Quoi qu'il en soit, *Les Tremblements du désir*, ce sont aussi les tremblements d'une écriture sensuelle, douce et efficace qui nous fait souvent sourire. C'est déjà beaucoup.



Prix du Gouverneur général

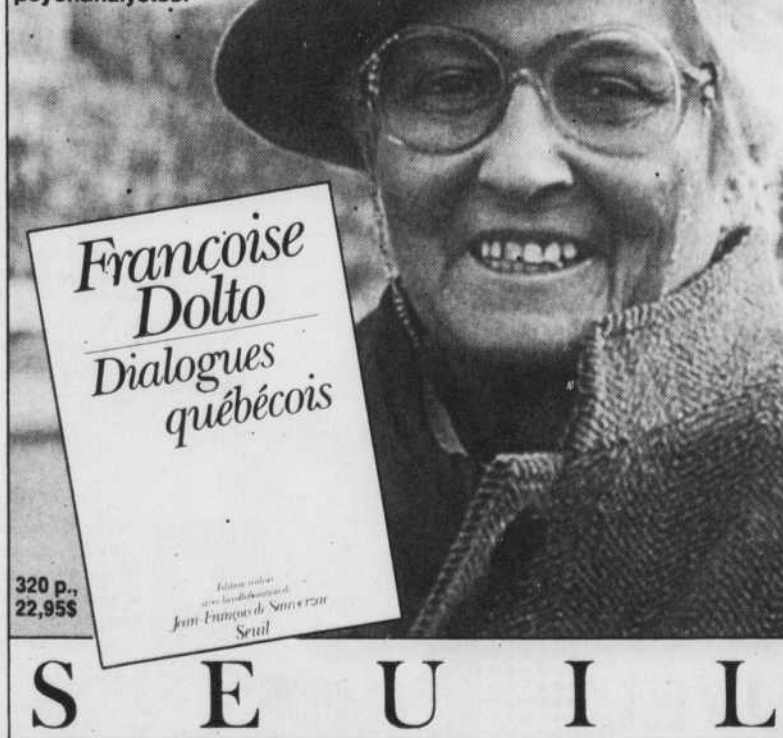
YVON RIVARD
pour les
LES SILENCES DU CORBEAU

« Yvon Rivard est pourri de talent. » (La Presse)
« Le meilleur roman québécois de la saison. » (Le Soleil)
« Un des meilleurs romans de l'année. » (Le Devoir)
« Un excellent roman. » (L'Actualité)
266 pages — 15,95\$

FRANÇOISE DOLTO

LE CHOC ENTRE DEUX CONCEPTIONS DE LA PSYCHANALYSE

Dialogues québécois, est présenté sous forme de question-réponse, et chaque chapitre aborde un thème différent (enfants adoptés, psychoses, incestes, sexualité et libido, parents délinquants, puberté, etc.). Les cas présentés à Françoise Dolto sont intéressants à plus d'un titre et pour bien d'autres que les seuls psychanalystes.



320 p., 22,95\$

S E U I L

La Quinzaine de la PLÉIADE



ALBUM MAUPASSANT

Cet album, le 26e à paraître depuis la création de cette série « hors commerce », a été réalisé sous la direction de Jacques Réda à qui l'on doit iconographie et commentaire. Cette iconographie comprend 421 illustrations.

Conçu et réalisé spécialement à l'occasion de la Quinzaine de la Pléiade, cet album est offert gracieusement à tout acquéreur de trois volumes de la Pléiade. La Quinzaine de la Pléiade se tiendra en librairie du 28 mai au 13 juin.

MAUPASSANT Romans

Ce volume contient : Une vie, Bel-Ami, Mont-Oriol, Pierre et Jean, Fort comme la mort et Notre cœur, ainsi que des romans inédits : L'âme égarée et L'Angelus.

En librairie à 89,00\$

SAGAS ISLANDAISES

Il existe plusieurs catégories de sagas. Celles qui font l'objet de ce volume représentent sans conteste le sommet du genre. La présente édition rassemble 15 sagas qui offrent un aperçu assez juste de l'évolution de ce type d'écrits, car elles couvrent tout le 13e siècle, qui fut la période d'écriture des Sagas des Islandais.

En librairie à 99,00\$

PSYCHOLOGIE

Cette « encyclopédie de la psychologie » a été publiée sous la direction de Jean Piaget, Pierre Mounoud et Jean-Paul Bronckart.

En librairie à 99,00\$

LA BIBLE Écrits intertestamentaires

Entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament vient aujourd'hui s'insérer un nouveau volume, celui des *Écrits intertestamentaires*. Par sa conception d'ensemble comme par son contenu, ce volume est sans équivalent en français ou en toute autre langue. Il réunit les principaux textes ésséniens découverts à Qoumrân, près de la mer Morte, et les « pseudépigraphes » les plus importants.

En librairie à 99,00\$



LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

livres

Le chef de «Solidarnosc» se raconte

L'histoire d'une enfance et d'un mouvement social

UN CHEMIN D'ESPOIR
Lech Walesa
Fayard, 1987, 604 pages

LETTRES ETRANGERES

ALICE PARIZEAU

IL Y A des volumes qu'il suffit de
feuilleter et d'autres qu'il faut lire.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

THÉÂTRE

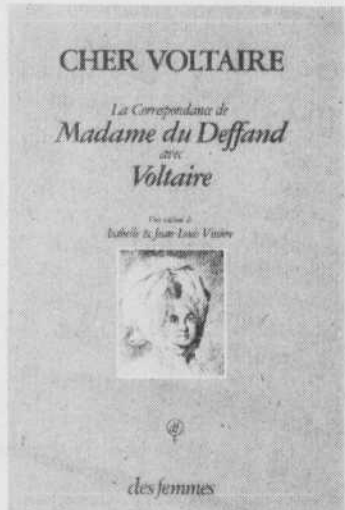
Marie Laberge, *Le Night Cap Bar*, VLB éditeur, 176 pages.

CETTE PIÈCE est un thriller québécois bien rodé. Le montage — plusieurs versions du même incident — permet de mêler les cartes d'une histoire somme toute assez sordide. L'auteur a voulu brosser un tableau de la dépravation des bars et montrer les mauvaises conséquences de l'abus de l'alcool et des drogues.

HISTOIRE

Georges Bordonove, *Les Rois qui ont fait la France. François 1er, les Valois*, tome 4, éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 321 pages.

À CHEVAL entre le Moyen Âge et la Renaissance, le roi-chevalier François 1er était écartelé entre des valeurs opposées. C'est ce que nous explique Georges Bordonove, lauréat de l'Académie française, dans ce quatrième volume de son épopée de l'histoire des Valois.



MYTHE

Edmond Dupland, *Vie et mort de Louis XVII*, Olivier Orban, 384 pages.

LE ROI est mort, vive le roi ! On n'a pas entendu ce cri dans les rues de Paris au lendemain de la mort de Louis XVI, peu s'en faut. Mais qu'a-t-on fait de Louis XVII ? Est-il mort dans un cachot en 1795 ? Les rumeurs les plus folles ont cours encore aujourd'hui à ce sujet. C'est pour mettre un terme à ces qu'en dira-t-on qu'Edmond Dupland a retracé les derniers moments, avec force documents, de la vie de Louis XVII.

PORTRAIT

André Lefebvre, *Marie-Victorin, le poète éducateur*, Guérin/littérature, 203 pages.

méditer et qu'on ne peut oublier parce qu'ils apportent un éclairage et une vérité universels. L'autobiographie de Lech Walesa, *Un chemin d'espoir*, publiée aux éditions Fayard, appartient à ceux-là. C'est plus que le message d'un homme qui avait réussi à regrouper, dans une situation où le pouvoir exerçait des pressions officielles et occultes, 10 millions d'adhérents ! C'est la démonstration que les valeurs humaines fondamentales peuvent se mani-

fester partout, même dans ces pays du bloc de l'Est où Moscou impose lourdement ses règles qui interdisent a priori toute apparition d'un syndicalisme libre et autonome. À cet égard, l'autobiographie de Lech Walesa, prix Nobel de la paix, a la valeur d'exemple, mais c'est également l'histoire d'un mouvement social qui demeure vivant tout en étant interdit.

Mais, tout d'abord, qui est Lech Walesa ?

« Ils habitaient un peu plus bas, parmi les autres, pas très loin de chez nous, raconte un voisin. Les Walesa étaient des pauvres. Leurs terres, héritées de Mateusz, ont été perdues par eux, acquises par d'autres. »

« ... je vins au monde sous ce toit, écrit Walesa, le 29 septembre 1943, à trois heures et demie du matin. Notre père se trouvait interné dans un camp. Je me souviens de son retour à la maison : il n'en pouvait plus, sentait sa fin approcher, regrettant déjà les couleurs de la vie. Il souffrait de fréquentes hémorragies. Il allait rester à peine deux mois parmi nous. En mai 1945, l'oncle Stanislas rentra du camp à son tour. Il repartit tout de suite le travail. Papa fit jurer solennellement à Stanislas de prendre soin de nous. »

Et c'est ainsi que la mère de Lech, devenue veuve, épousa l'oncle Stanislas afin qu'il fasse vivre ses quatre enfants et veuille à préserver le lopin de terre de moins de deux hectares sur lequel était bâti leur maison en bois de trois pièces.

Lech Walesa consacre à cette mère courageuse de très belles pages. Il lui doit beaucoup. « ... le soir, elle nous faisait parfois la lecture. Elle avait une jolie voix, douce et agréable. C'étaient des moments d'intense plaisir. » Fatiguée, malade, elle parvient quand même à donner à ses enfants le goût de la culture et, les joies de sa découverte. ...

À l'époque de cet après-guerre, la Pologne se relève lentement de ses ruines. L'histoire de la famille Walesa est aussi celle de beaucoup d'autres. On pleure les victimes des camps nazis, on élève les jeunes et on s'efforce de joindre tant bien que mal les deux bouts, tandis que l'ordre nouveau, imposé par les « amis » soviétiques, s'installe. De cela, Lech Walesa ne parle pas dans son autobiographie. Plus simplement, il relate en peu de mots, mais combien saisissants, son enfance.

« Je couvais à pied les quatre kilomètres qui nous séparaient de l'école et les sept pour me rendre à l'église, le plus souvent pieds nus, les chaussures liées par leurs lacets et jetées sur l'épaule. On ne les remettait qu'avant d'entrer. »

Forcément, on manquait de cuir et les chaussures étaient non seulement chères, mais encore difficiles à trouver. Déjà, le régime des pénuries s'installait pour durer ! « Mes frères et moi faisions des heures supplémentaires chez les voisins. Pendant les vacances, tous quatre travaillions de l'aube à la tombée de la nuit. ... En automne, on économisait chaque centime pour faire les achats nécessaires avant l'hiver. Les colis en-

voyés des États-Unis, par tante Janina Brolewicz, belle-sœur de ma mère, nous étaient d'un grand secours. ... Ma mère, elle, paraissait humiliée par cette situation. Elle souffrait dans sa fierté de femme qui aurait voulu ne rien devoir à personne. J'ai grandi dans ce climat en spectateur lucide. Jamais je n'ai cherché à passer quelque compromis avec ce monde qui impose des solutions toutes faites en jurant qu'il ne peut en être autrement. »

Le jeune Lech Walesa ne croit pas au déterminisme socialiste. Il est optimiste. Il s'inscrit aux cours d'enseignement professionnel, section « mécanisation de l'agriculture », dans cette Pologne où, de nos jours encore, on voit des laboureurs marcher derrière un cheval. « À l'époque ... un type nouveau d'ouvrier-paysan faisait son apparition. ... Il était pris en tenailles, exposé d'un côté à l'influence des slogans de l'émulation socialiste du travail et à l'obligation de se surpasser lui-même étant souvent membre d'une "brigade du travail socialiste", essayant de l'autre les appréciations narquoises que le milieu paysan, sceptique, portait sur ces slogans grandiloquents. »

Ensuite, ce sera « une grande ville, un port, quelque chose de très vaste, d'immensément étendu — comme la liberté », la mer et le travail aux Chantiers navals.

Dans les années 60, note Walesa, les Chantiers navals constituaient véritablement une grande entreprise. Des équipements élémentaires y manquaient tels que vestiaires ou lavabos, sans parler du problème du séchage des vêtements de travail. ... Notre chantier ressemblait à une manufacture peuplée d'hommes crasseux, déguenillés, empêchés de se laver et d'uriner, car ce n'est pas si simple quand on travaille aux pièces sur un bateau. ... La production sur les Chantiers est régie par le système du travail aux pièces. C'est un merveilleux moyen pour la direction de se décharger de ses responsabilités. Dans un tel système, tout un chacun est intéressé à gagner le maximum. Personne, cependant, n'est là pour livrer là où il faut les matériaux nécessaires. ... La répartition des tâches incombait au contremaître qui pouvait ainsi exercer son pouvoir. ...

Les ouvriers habitent dans « les chambres d'hôtels, ou chez l'habitant. ... L'hôtel de la rue Klonowicza était de loin le pire. C'était un bloc d'immeubles de quatre étages servant à héberger 600 personnes. On y entraînait par un portillon, en passant devant une guérite, un peu comme dans un camp. Cela dit, pendant des années, les 600 gars ne furent même pas capables d'y aménager un terrain de volley-ball ni aucune autre activité de loisirs. ...

Il suffit de bien lire ces descriptions pour comprendre que les mots « syndicats », « grèves », « liberté » n'ont pas le même sens là-bas et ici, en Pologne et au Québec, en Amérique du Nord et en Europe de l'Est !

C'est dans ces conditions-là que Lech Walesa va épouser Danuta, qu'ils vont avoir six enfants et qu'ils vont connaître ensemble les pressions policières, les renvois, la con-



Photo AP

LECH WALESA :

« Jamais je n'ai cherché à passer quelque compromis avec ce monde qui impose des solutions toutes faites en jurant qu'il ne peut en être autrement. »

dition du « sans-travail » qu'on ne veut embaucher à cause de ses idées, mais aussi des camarades, des amis et le goût de vivre, dominé par la confiance dans la nature humaine. Devenu un leader populaire et incontesté, Walesa va lutter jusqu'au bout pour éviter la violence. En prison, comme en liberté, il va s'efforcer de discuter et de convaincre, puis, tandis que la preuve est faite qu'il est un chef d'État né, capable, dans une démocratie, d'assumer des très hautes fonctions, il retourne aux Chantiers où il est toujours et encore un ouvrier, parmi d'autres.

Pourquoi ?

« Chaque individu reste une énigme unique en son genre, écrit Walesa. C'est pourquoi il faut, à mon avis, parler avec les gens, car c'est alors qu'apparaissent leurs vraies motivations et que bien des choses peuvent être expliquées et éclaircies. Au fil de notre conversation, un général, à mon grand étonnement, m'avait fait découvrir sa "faillite" : alors que nous évoquions le prétendu désir de *Solidarnosc* de s'emparer du pouvoir, le général, après avoir ex-

posé la réalité de ce danger, preuves et arguments à l'appui, déclara soudain : — Et qu'advient-il de gens comme moi ? — Vous resteriez général. Il n'y aurait rien de changé. Car nous n'avons nullement l'intention de nous emparer du pouvoir. Le peuple souhaite simplement exercer un contrôle, avoir de l'influence. ... Je n'en crois rien, me répondit-il. Les gens comme moi seraient éliminés. Savez-vous ce que je faisais avant d'entrer dans l'armée ? Je gardais les vaches, je n'étais qu'un simple péquenot. ... J'ai alors lu dans le regard de cet homme une peur panique de voir quelqu'un ou quelque événement le priver de la miette du pouvoir qu'il détenait. »

Quand on referme l'autobiographie de Lech Walesa, on se dit, cependant, que *Solidarnosc*, mouvement ouvrier issu de la grande tradition chrétienne, marqué par le sacrifice ultime du père Popieluszko et par les souffrances des milliers de gens, continue malgré tout, malgré la peur devant la *Nomenklatura*, à avoir devant lui « un chemin d'espoir ».

NOUVEAUTÉS

LE SEIGNEUR EST MA JOIE

Vers la contemplation

John T. Catoir
160 pages * 9 \$

Le Seigneur est ma joie a été un best-seller aux États-Unis où il s'est vendu à plus de 250 000 exemplaires. L'auteur exprime de façon simple les principes de base de la prière et de la contemplation. Il donne le goût de s'envoler à la recherche de la « Présence de Dieu », source intarissable de joie.

POURQUOI, SEIGNEUR?

Carlo Carretto
160 pages * 12,95 \$

Qui n'a rencontré la souffrance? Depuis la nuit des temps l'homme essaie de comprendre: pourquoi? Pourquoi surtout la souffrance de l'innocent? La souffrance demeure une énigme. L'ouvrage souhaite apporter du réconfort en ouvrant des pistes pour mieux vivre sa condition d'éprouvé et surmonter le désespoir.

L'ESPRIT SAINT ET L'ÉGLISE

Une analyse des Actes des Apôtres pour aujourd'hui
François Lavallée

256 pages * 16,50 \$

Fruit de plusieurs années d'enseignement universitaire et de pratique pastorale, cet ouvrage vise un objectif bien précis: initier le lecteur à l'apprentissage d'une méthode de lecture critique de la Bible et en particulier des Actes des Apôtres. Un très précieux outil pour mieux se nourrir de la Parole de Dieu en réfléchissant avec l'auteur sur l'actualité du livre des Actes des Apôtres.

LE PASSAGE DU TEMPS

Jeanne L'Archevêque-Duguay
128 pages * 9 \$

Un ouvrage qui respire l'authentique poésie, où chacun y trouve paix, réconfort, espérance, sérénité. L'auteur tend la main tout particulièrement aux aînés pour ranimer en eux l'étincelle de l'espoir, de l'Amour, jusqu'à la fin du passage du temps.



ÉDITIONS
PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa est,
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

Le printemps poétique chez vlb éditeur



Michel Albert
JOURS HEUREUX
& SAD NIGHTS

L'auteur nous ouvre ses carnets de poésie, dans lesquels est transposée, événement par événement, la trame mouvementée de son quotidien amoureux. Poésie rythmée, rock'n roll, comme celle de la beat generation, il n'y a pas si longtemps.
92 pages — 8,95\$



Paul Chamberland
MARCHER DANS OUTREMONT
OU AILLEURS

Le poète nous invite, dans ce nouvel ouvrage, à un parcours «total». Les thèmes abordés sont ceux de tous les temps: l'amour, le désir, la solitude, le rejet, la route vers la mort. Mais ici le désir est dit dans sa singularité. Un texte provocant, une biographie imaginaire.
106 pages — 9,95\$



Antonio D'Alfonso
L'AUTRE RIVAGE

Ici les mots prennent désormais une valeur transcendante, servent de révélateur à une sensibilité humaine jusqu'à maintenant méconnue, redéfinissent le monde qui nous entoure. La parole prend force dans le quotidien, par-delà le bruit de fond constant de la banalité. L'émotion émerge de partout.
184 pages — 11,95\$



Philippe Haec
L'ATELIER DU MATIN

Le lecteur retrouvera, dans ce nouveau recueil, un poète à la fois serein et inquiet, qui parle avec une aisance rare de la vie dans ce qu'elle a de plus déroutante quand elle n'est plus qu'un immense ratage. Un livre baume, qui est construit pour nous accompagner dans la lumière du midi.
136 pages — 10,95\$



Élise Turcotte
LA VOIX DE CARLA

La voix de Carla surgit au milieu de paysages, d'objets et de rumeurs qui composent notre quotidien. Elle est, par moments, couverte par d'autres sons, d'autres bruits. Mais tout devient audible dans cette écriture qui restitue les modulations de la réalité, leur géométrie dans une apparente simplicité.
100 pages — 8,95\$

OUVERTURE D'UN NOUVEL ÉTAGE

Des milliers de livres
à prix incroyables

Ouvert 7 jours
par semaine
jusqu'à 21h

LE MÉLÉ
LIBRAIRE

371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél.: (514) 273-2841

Deux romans en forme de nocturnes

LE FEUILLETON

LE LIVRE DES NUITS
et **NUIT-D'AMBRE**
Sylvie Germain
coll. « Folio », 336 pages
et Gallimard/Lacombe
960 pages

LISSETTE MORIN

GALLIMARD devrait nous prévenir, nous, les nouveaux lecteurs de Sylvie Germain, qu'il est impérieux de lire le premier roman avant d'attaquer le second, qui vient de paraître. En cédant à la prudence, et puisque la dépense était médiocre — l'ouvrage étant en collection « poche » — j'ai donc abordé cet écrivain, inconnu pour moi, par *Le Livre des nuits*, qui est de l'année 1985.

Quelle histoire ! Mais, surtout, quelle étonnante romancière, à la langue fleurie, souvent inspirée par la Bible (le nom de la tribu dont elle suit le destin, sur quatre générations, Pénél, s'y trouve, paraît-

il...) et même... par les écrits de sainte Thérèse de Lisieux !

Le patriarche, qui survivra à ses fils, petits-fils et arrière-petits-fils, et par qui tout commence dans les deux romans, quitte les bords de l'Escaut, « les confins de la terre et de l'eau » pour longtemps errer, à travers des pays innommés, avant de se fixer à Terre-Noire, un domaine qui sera à la fois le refuge, le désert et la Terre promise de ce Victor-Flandrin Pénél, dit Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup. Les Pénél qu'il engendrera, grâce à quatre femmes, naissent « par paires », et portent tous à l'oeil une tache d'or qui les distingue du... commun. Le thème de la géométrie n'est pas nouveau, et la littérature de notre temps en offre un autre exemple, chez Michel Tournier, avec *Les Météores*. Mais, poussé à l'extrême, dans les livres de Sylvie Germain, il s'accompagne de beaucoup d'autres phénomènes qui pourraient laisser croire que *Le Livre des nuits* comme *Nuit-d'Ambre* sont des contes fantastiques.

Or l'auteur, décollant de la réalité plate à tout moment, garde suffisamment de liens « historiques » avec l'époque pour que ses livres

soient bel et bien des romans. Remplis d'épisodes extraordinaires, où le lecteur marche à sa suite dans les forêts de symboles que décrit Baudelaire en un sonnet fameux. Les Pénél, comme les femmes qu'ils rencontrent, de livre en livre, sont de bien étonnants personnages... Ce qui leur arrive est toujours inséré dans la trame des événements, de la guerre de 1870 jusqu'à mai 1968. Ce qui n'empêche pas le dernier de la lignée, Charles Victor, dit Nuit-d'Ambre, de revenir au domaine de sa famille, après une sorte de meurtre rituel, commis à Paris, et qui « le délivrera » des sortilèges de la grande ville autant que de quelques-uns de ses fantasmes.

Malgré l'étrangeté du sujet, le parti pris de l'auteur qui surnomme tous ses personnages, leur octroie des destins cruels, « tue » les femmes de Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup, ou les rend folles des qu'elles ont engendré jumeaux ou jumeaux, tous marqués du signe d'or des Pénél; en dépit de l'odeur de mort et de putréfaction qui se dégage des lieux où naissent et meurent les hommes et les femmes de ce récit extraordinairement suggestif, on

est constamment subjugué par le talent de l'écrivain, son art de rendre crédibles les plus incroyables aventures de ses personnages, et sa facilité à dire l'indicible.

Des chants poétiques s'intercalent dans la trame romanesque des « Nuits » de Sylvie Germain. Elle est, nous apprend la notice biographique, professeur de philosophie à Prague. On reconnaît facilement, dans « les années d'études » de Nuit-d'Ambre, à Paris, quelques réminiscences et une tentation, vite réprimée, d'autobiographie. Mais ce qui force l'admiration, dans les premières comme dans les dernières nuits, c'est un style constamment maîtrisé, tenu en laisse... D'autant plus extraordinaire, cette maîtrise, que le sujet de cette histoire tient du légendaire, fait constamment référence à l'imaginaire, s'envole parfois vers les planètes, évoque sinon la fin du monde terrestre, tout au moins la folie des hommes qui, de guerre en guerre, de génération en génération, s'acharnent à détruire ce qu'ils ont réussi à édifier.

Partis de la terre originelle, certains membres de la grande famille Pénél se mêlent aux « occupations

ordinaires » des citoyens. Baladine étudie la musique, devient violoncelliste à Strasbourg, avant de rencontrer un « homme du Nouveau Monde », un certain Jason. Nuit-d'Ambre lui-même préparera et rédigera, pendant six longues années, une thèse philosophique... qu'il abandonnera en quittant la ville pour revenir à Terre-Noire. Jason, le compagnon américain de Baladine, lit un roman célèbre : *The Heart Is a Lonely Hunter*, mais dont la romancière — toujours par son goût de l'ésotérisme — nous fait lire le titre à l'envers...

Quelques très doux interludes de tendresse marquent les livres et les « nuits » terriblement angoissantes de Sylvie Germain. La rencontre, à Paris, de Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup, avec l'émouvante Ruth, jeune femme juive venue de Vienne, et celle du petit Benoit-Quentin, le bossu, avec la petite Alma... Le quatuor finissant par aboutir, comme tout le monde, à Terre-Noire, ce qui n'empêchera pas un holocauste, modèle réduit mais non moins effroyable, d'atteindre Ruth, sa fille et les enfants que lui donna Pénél...

On pourrait tenter de réduire ces



Photo Jacques Robert/Gallimard

SYLVIE GERMAIN

romans, uniques dans la production courante, à une tentative, pas toujours réussie, de « cerner » l'histoire violente des dernières cent années en les noyant sous la fable et la légende. *Le Livre des nuits* et *Nuit-d'Ambre* méritent mieux : qu'on les lise comme l'oeuvre originale, étonnamment mûrie, d'un jeune écrivain qui détourne à ses fins propres, et pour notre enchantement de lecteurs et lectrices, l'histoire des enfants de son imagination, qui ressemble à celle des humains ordinaires quand ils cèdent à leurs rêves et à leurs projets passionnés.

Le désir triangulaire ou le problème amoureux du chiffre 2

(Michèle Causse)
Trois, Laval, 1987, 148 pages

JULIE STANTON

TOUT SIMPLEMENT (), Mais oui, c'est là le titre inaudible du livre de Michèle Causse qui, sur la couverture crème de son dernier ouvrage, a préféré le signe typographique au mot *Parenthèses*, « parce que, dit-elle, j'ai voulu montrer que l'écriture ne s'entend pas mais se grave ». Michèle Causse, traductrice et écrivain venue publier cette fois au Québec pour vivre de l'intérieur le statut d'une colonisée qui, pour être lue en France, doit être amazone langagière continuellement jetée dans la bataille avec le mot qu'elle traque jusqu'à en atteindre toujours plus l'extrême limite du sens, l'écrivain propose ici un texte hors genre dans lequel elle raconte des états d'être. Ceux d'une amante séparée de l'objet de son désir. La femme aimée retenue en son élan par le poids constant de ce qu'elle juge une faute, celle d'avoir rejeté la Tierce. La tentative avortée de vivre une histoire qui ne peut s'actualiser qu'en im-

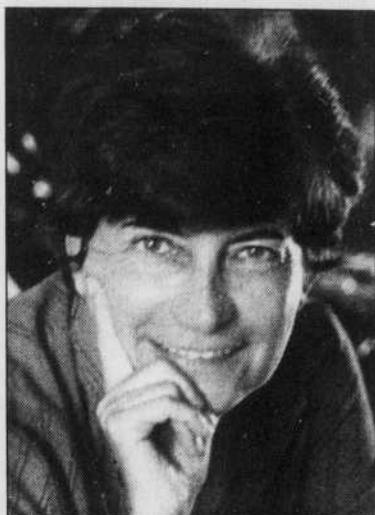


Photo Gloria Escomei

MICHÈLE CAUSSE

sant l'humiliation à l'exclue, cette Tierce qui agit comme catalyseur négatif en empêchant la composition d'un couple qui a beaucoup à se dire et à partager. « Il va falloir qu'on règle le problème du chiffre 2 en amour ! », s'exclame Michèle Causse en souhaitant pour le futur qu'il n'y ait plus de soustractions mais des additions, le sort d'une troisième, d'une quatrième personne laissée pour compte dans une telle situation de chassé-croisé l'amenant à se poser de nombreuses questions depuis qu'elle a écrit ce « face-à-face » intense et douloureux.

« Nous devons arriver, dit-elle, à modifier notre mode d'être et de perception, nos réactions spontanées de

jalousie, de possessivité et d'exclusivité. Une utopie quasiment biologique ! Dans le couple lesbien — je parle de cette réalité, puisque c'est la mienne — la façon dont nous avons procédé jusqu'ici a provoqué de tels désastres qu'il faut forcément trouver autre chose. Qu'il y ait un effort, je dirais, presque communautaire, sinon on assiste à un reflux vers la solitude, les êtres sont fragmentés. C'est ce que je vois à Montréal, de plus en plus de femmes seules désespérément en quête d'elles-mêmes et de l'autre. Désespérément, parce que la personne se refuse à enrichir cet isolement, non épanouissant, au contact d'une relation susceptible de s'avérer immense sur le plan mental et sexuel, conditionnée à se dire que cela ne se fait pas parce que quelqu'un alors se trouvera en souffrance. S'il arrive, par exemple, qu'une attraction érotique vienne bouillir tout l'univers mental d'un couple, ne pourrait-on pas aménager cette espèce d'émotion à la fois chimique et apparemment non rationalisable, de manière à ce que se vivent les choses qui sont à vivre à deux parce qu'unicques, mais qu'il n'y ait point cette douleur abominable de l'exclusion ? Abominable à tel point que même un couple qui pourrait se former ne se forme pas et se retrouve constamment déchiré par la culpabilité envers cette autre qui est quelque part et qui empêche... Nous sommes encore dans la barbarie ! »

Mettant autant d'intensité à écrire ses textes qu'à écrire sa vie, Michèle Causse croit que l'histoire de ce livre, c'est beaucoup celle de son écriture. Une mise en forme insolite et

avec des structures quasiment géométriques, brisées, l'auteur se laissant porter par les sons. Des citations intégrées au souffle même de cette presque prière — Dickinson, Lispector, Gide, Duras, Stein, Matilde, Brossard, Barnes — avec la fonction bien déterminée de faire avancer ce propos difficile d'accès, l'auteur en convient, mais dont la pulsion profonde demeure l'adéquation maximale entre elle et le mot — « parfois c'est lui qui gagne, parfois c'est moi ! » — dont Michèle Causse se sert pour changer le monde, oui, mais aussi pour faire progresser le langage, le rapport avec la lectrice — « et quelques éventuels lecteurs, sans doute poètes... » — se situant en second lieu. Et tant pis si elle risque d'être ni vue ni connue ! Ce qui la fait avancer, c'est d'écrire le texte qu'on ne trouve pas ailleurs et sa plus grande joie d'écrivaine, elle la ressent lorsque confrontée avec ce qui pose difficultés.

Ici, Michèle Causse — dont le poète Bernard Noël qualifie l'écriture de « juste et nécessaire » — rappelle que le modernisme est advenu autant pour les femmes que pour les hommes « et nous n'allons pas nous mettre à écrire comme si Joyce n'avait pas existé ou comme si Mallarmé n'avait pas effectué un certain travail sur le mot. Non, ce n'est pas parce que mon public risque de se composer presque exclusivement de femmes que je vais choisir le style Harlequin ou revenir à celui de Balzac ! Si les femmes ne peuvent pas encore se laisser séduire par cette écriture, elles la rejoindront un jour lorsqu'elles comprendront qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que

d'élucider ce qu'on ne comprend pas. Déchiffrer, redéchiffrer, on ne vit que pour ça, et sur tous les plans, ne croyez-vous pas ? »

Ouvrir le livre de Michèle Causse, lire ce qui suit et toucher l'universel

en l'amour : « ce trop peu de toi ce trop de toi / dans un paysage calciné / gestes regards perdus pour la violence de la célébration / l'atteindre dans la tension du présent / d'une soumission sans fin dire ton nom. »

« Le monde en un seul mot »

VERBE SILENCE
Guy Gervais
L'Hexagone, 1987, 62 pages

NOTES DE LECTURE

DEPUIS son recueil *Gravité* (1982), Guy Gervais est un poète de la maturité. Sa réflexion atteint des accents uniques en notre poésie, où la pensée renoue avec l'émotion. Le propos de ce recueil intitulé *Verbe silence* serait de « dire le monde en un seul mot » ou, si vous préférez, raconter la naissance du poème.

Car ce petit livre méditatif est une réflexion sur l'acte d'écrire et notre façon d'être au monde. Les quatre parties du livre s'intitulent « Un seul mot », « Une femme », « Mélancoïe » et « Pierres ». Ces titres résument assez bien la démarche du poète, qui essaie de relier son sentiment de vivre au mystère de la nature.

Ici, le philosophe qu'est Guy Gervais, disciple d'Abellio, trouve un souffle nouveau dans le poème qui s'ouvre de plus en plus à la sensualité, même s'il contient une cosmogonie toute mystique. « Que voir sinon ce qui est par-delà les envols / la conscience resplendit sous l'abandon des formes. »

— JEAN ROYER

Léonard de Vinci

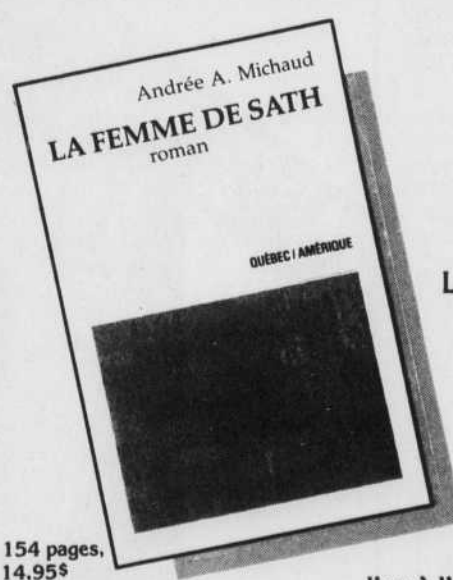
Les Carnets de Léonard de Vinci

Une douzaine de tableaux à peine peuvent être attribués à Léonard de Vinci avec quelque certitude. Mais ses carnets comptent plus de cinq mille pages. Les voici enfin à nouveau disponibles en français.

2 vol. 673-559p.
En librairie à 22,50\$ ch.

aux éditions **Gallimard**

ROMANS



154 pages, 14,95\$

Andrée A. Michaud
LA FEMME DE SATH
roman

Une écriture somptueuse traverse tout le récit, porteuse de sa propre séduction. La lecture vient ensuite compléter l'alchimie. Ce livre est rare. Il est une œuvre d'art.
Réginald Martel, *La Presse*

Une femme sans histoire nous mène d'un lieu à l'autre, d'un corps à l'autre, tout doucement. Entre la mémoire et l'oubli se déploient le plaisir d'écrire, le plaisir d'être. Un rituel de mots, un envoûtement.

Yvon Paré
LES OISEAUX DE GLACE
roman

Un livre qui s'accroche à la mémoire comme un moment de vie intense. [...] J'ai culbuté hors du temps, dans un monde de silence, de corps et de matière confondus, un monde d'une étonnante poésie.
Christiane Laforge, *Le Quotidien*

Un homme, une femme, un amour qui n'a pas lieu. L'écart entre le rêve et la réalité se fait douloureusement sentir et va précipiter ces êtres au seuil du possible et du tolérable. Un roman d'une grande sensualité.



275 pages, 16,95\$

QUÉBEC / AMÉRIQUE

L'ENTREPRISE ALTERNATIVE

Mirages et réalités

Harold Bhérier et André Joyal

Qu'est-ce qui fait qu'une entreprise est alternative: son mode de gestion ou le mobile de démarrage? La nature de ses produits ou l'idéologie qui la sous-tend? Après avoir étudié 136 entreprises québécoises, les auteurs répondent à la question: travailler autrement — pourquoi et comment?

En vente dans toute bonne librairie

VIENT DE PARAITRE

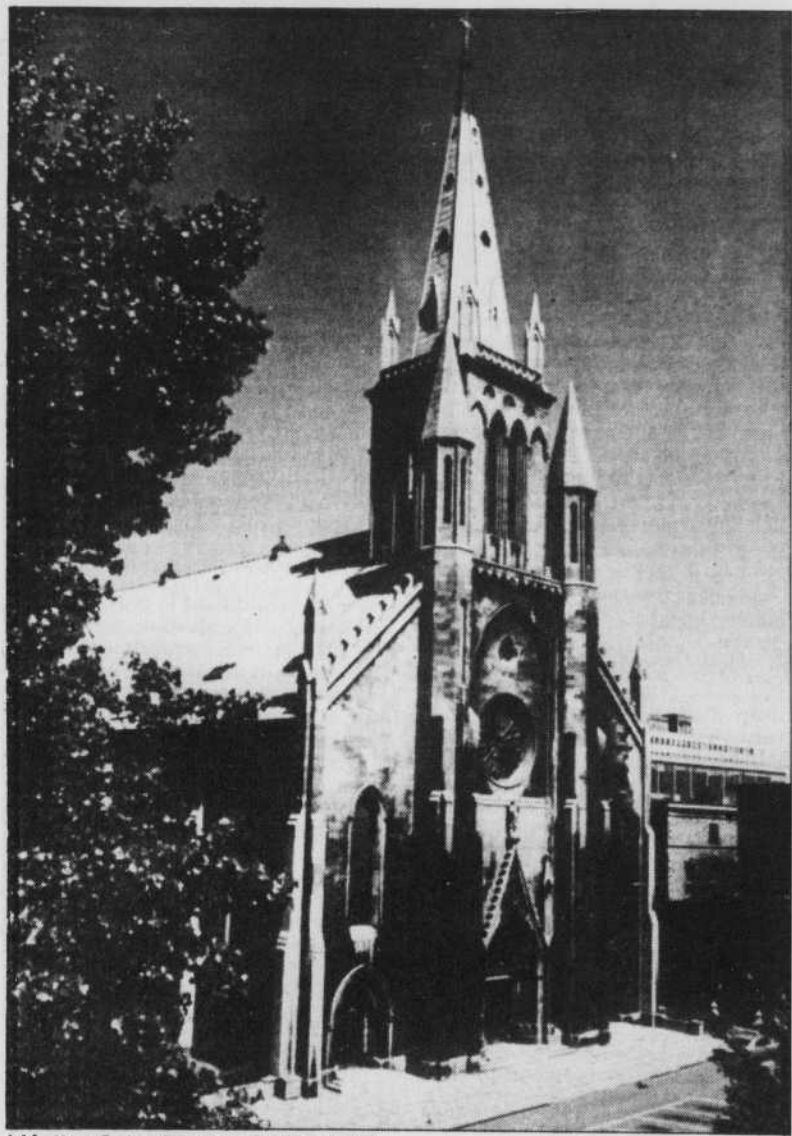
EDITIONS SAINT-MARTIN

4073, rue St-Hubert, suite 201
Montréal H2L 4A7
(514) 525-4346

10,95\$

LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

livres



L'église Saint-Patrick de Montréal.

Ces dix communautés culturelles n'ont pas toutes aussi intensément que les Irlandais conservé leurs coutumes et leur cohésion.

Ces Québécois d'Europe du Nord

Des Scandinaves aux Belges en passant par les Gallois

LES COMMUNAUTÉS CULTURELLES DU QUÉBEC
tome 2
sous la direction de Yuri Oryshuk
Fides, 1987

CLÉMENT TRUDEL

LE « PETIT VIKING » Naslund a ses fans; c'est une étoile « suédoise » du hockey au Québec. Quand meurt à 111 ans Jackrabbit, on s'empresse de faire état des origines scandinaves de celui qui est considéré comme le père du ski au Canada. De son vrai nom Herman Smith-Johansen, ce Norvégien est inhumé dans les Laurentides où il habitait, et un sommet du mont Tremblant porte son nom.

Une dizaine de monographies (tome 2 de *Les Communautés culturelles du Québec*, sur l'Europe du Nord) peignent un portrait de 10 communautés qui n'ont pas toutes aussi intensément que les Irlandais conservé leurs coutumes et leur cohésion. Les Gallois, par exemple, sont peu nombreux et le haut degré d'exogamie explique leur peu de visibilité, mais si l'on y regarde attentivement, leur apport a marqué notre société... Morgan venait du pays de Galles!

L'ouvrage note que l'Europe du Nord est redevenue aujourd'hui « terre d'immigration », phénomène qui peut être « la source d'un nouveau dynamisme ». Ce que cherche à reconstituer la Société d'histoire des communautés culturelles du Québec (la série comprendra six tomes), ce sont, à larges traits, les germes d'une

action dynamique qu'ont exportée les Européens du Nord. On pourra vérifier si les Néerlandais (ou les autres communautés étudiées) se colent davantage aux anglophones, s'ils s'acheminent vers les régions rurales ou vers les villes, etc. L'arpenteur général désigné après la victoire de Wolfe, Samuel Holland, était né aux Pays-Bas mais ce que l'on sait moins, c'est que Jan Smit, devenu chef chez les Mohawks de Kanawaghe sous le nom de Canaqueese, avait un père néerlandais et une mère amérindienne.

Ce tome 2 de *Les Communautés culturelles du Québec* tente de cerner la spécificité des immigrants anglais, belges, danois, écossais, finlandais, gallois, irlandais, néerlandais, norvégiens et suédois. Pour le Royaume-Uni, on a fractionné les groupes suivant qu'ils proviennent d'Angleterre, d'Écosse, du pays de Galles ou de l'Irlande.

Quelques détails m'ont agacé dans cet album : le Danois Béring a-t-il vraiment navigué (au 18^e siècle!) sous le drapeau soviétique (p.69)? Certains noms propres y sont mal orthographiés, dans un ouvrage que la Société d'histoire des communautés culturelles du Québec coordonnait à l'aide de nombreux consultants : La Haye est parfois identifiée comme La Hague; la maison des Habsbourg devient Hapsbourg ou Hasbourg... Sur une carte couleurs de l'Europe du Nord, on a interverti les capitales de la Norvège et de la Suède (p.14).

Laissons ces détails irritants qui pourraient correspondre à quelques

défauts dans une vaste mosaïque. La préface de Réjean Lachapelle sur « Immigration et politique d'immigration au Québec » est une remarquable mise en situation des efforts déployés par le Québec pour attirer plus de francophones ou de « francophonisables » sur son territoire. Lachapelle se demande avec à-propos « quel usage fera la société québécoise des outils qu'elle a forgés au cours des quinze dernières années? » pour mieux faire passer dans les faits son projet de société. Qu'on se rappelle la plaquette « Autant de façons d'être Québécois », un canevas d'intervention qui date de l'ère péquiste. Les tenants d'un multiculturalisme *made in Québec* ne semblent pas renier l'essentiel de son contenu mais il y a bien eu exode d'anglophones à la fin de la décennie 70. M. Lachapelle signale qu'en 1971, le recensement précisait que 47 % de non-Français et de non-Anglais vivaient au Québec disaient pouvoir soutenir une conversation en français. Au recensement de 1981, 63 % de ceux dont la langue d'origine n'était ni l'anglais ni le français disaient pouvoir converser en français, mais M. Lachapelle note bien que, « même dans la meilleure des hypothèses, l'insertion d'un grand nombre d'immigrants dans une société ne va pas sans problèmes ».

Les 20 pages sur les Québécois d'origine belge soulignent que les deux premiers directeurs des HEC (Laureys et de Bray) étaient nés en Belgique; que les débuts de la colonie de Namur, au Québec, furent un quasi-désastre mais qu'un échec

momentané n'a pas détruit l'intérêt que les recruteurs de main-d'œuvre avaient très tôt manifesté pour les habitants du « plat pays ».

La monographie sur les Irlandais (pp. 133-159) évoque les tragédies qui marquèrent cette communauté. Entre 1831 et 1880, près de la moitié des voyageurs débarquant à Québec étaient des Irlandais fuyant la famine et la pauvreté (très nombreuses furent les victimes du typhus et des milliers furent inhumés dans la Grosse-Île). En maints endroits du Québec, on se remémore les nombreuses adoptions d'orphelins irlandais qui se firent il y a 140 ans environ, par des ruraux modestes. Il est également utile de se rappeler les frictions, le « choc des langues » (les paroisses irlandaises ont difficilement conquis leur autonomie dans une terre où, comme le voulaient certains dirigeants, langue française et foi catholique étaient destinées à se souder, infailliblement). Beaucoup de manoeuvres irlandais moururent dans la construction du pont Victoria (une pierre noire, tout près du pont, sert de cénotaphe à ces travailleurs et chaque 25 mai, une cérémonie s'y déroule).

La Finlande, le Danemark, l'Angleterre et l'Écosse servent aussi de toile de fond à d'autres monographies accompagnées de tableaux statistiques et de mises en contexte. Un peu de clichés, mais aussi des jalons à profusion sur ce que l'on pourrait appeler le métissage culturel inéluctable qu'a vécu cette Terre-Québec au gré des migrations.

Des contes pour guérir

« L'enfance n'est pas un paradis, c'est une source de malentendus »

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

IL Y A dix ans, Julien Bigras faisait frémir ses confrères psychiatres en redéfinissant le territoire du psychanalyste et la géographie de son art. Au diable la traditionnelle distance thérapeutique! Plus question de rester neutre. En publiant sa première oeuvre littéraire, *L'Enfant dans le grenier*, il inaugurait une nouvelle pratique excessive, émotive, à fleur de peau, et découvrait que l'écriture, le conte surtout, pouvait venir à l'aide du psychanalyste comme de ses patients.

Depuis, le psychanalyste écrivain n'a pas cessé de déstabiliser psychiatres et critiques littéraires en publiant *Ma vie n'a folie*, *Le Psychanalyste nu*, *Kati of course*, *La Folie en face*. Cette année, il a relu *L'Enfant dans le grenier* et fait le point avant d'en publier une édition revue et corrigée chez Aubier. Plus que jamais, pour Julien Bigras, « tout est affaire d'enfant ou d'enfance ». Pour guérir ses malades, il leur raconte des histoires; pour mieux cheminer dans sa propre aventure psychanalytique, il se raconte, par personnage interposé. Au coeur de ces recherches s'inscrit une relation à l'enfance. Un périple magique, à la fois merveilleux et terrifiant, à la recherche de sa propre enfance.

À l'heure de *L'Enfant dans le grenier*, Julien Bigras venait de terminer sa propre psychanalyse et constatait que de grands pans de son

être avaient été délaissés. Des trous béants liés aux phénomènes de terreur et de ravissement précoces enfouis en chacun de nous. Il découvrait que l'écriture littéraire lui permettait d'aller chercher l'enfant caché dans le grenier. Un enfant tué. Un enfant fou, muet et méchant. Pour le retrouver, il a suivi le sentier d'une écriture proche de la parole enfantine : simple, visuelle, parente du conte. « C'est venu tout seul, explique Julien Bigras. Je ne me suis jamais demandé si ce que j'écrivais était du nouveau roman ou si ça ressemblait plutôt à un récit du 18^e siècle. Je me suis mis à écrire. Tout simplement. L'écriture scientifique m'étouffait et ne permettait pas de rendre compte de ce que je vivais. L'écriture créatrice, au contraire, me libérait. Aujourd'hui, les textes dont je suis le plus fier, j'ai envie de les raconter à des enfants. Malheureusement, je n'arrive pas encore à dépolluer suffisamment mon écriture pour qu'elle puisse véritablement correspondre à la littérature pour enfants. J'ai écrit quelques contes non conjugués, des souvenirs d'enfance terrifiants. Ce sont mes préférés et ce sont aussi ceux qui attirent le plus les enfants. »

Un peu avant que Julien Bigras ne découvre les mérites du conte, un autre psychiatre, Bruno Bettelheim, faisait l'éloge des vertus thérapeutiques du conte traditionnel dans sa *Psychanalyse des contes de fées*. Mais Julien Bigras n'est pas un fan de Bettelheim. « Bettelheim, c'est le prêt-à-porter. Moi, je travaille dans le sur-mesure », lance-t-il à la blague. Alors que Bettelheim encourageait parents et éducateurs à raconter *Le Petit Chaperon rouge* aux tout-petits

afin qu'ils y puisent des pistes de solution à leurs dilemmes profonds, Bigras écrit des contes taillés sur mesure pour ses patients. « Je travaille avec de grands blessés. Des écorchés vifs, des victimes de viol et d'inceste, des suicidaires, des psychotiques. Ils n'arrivent même pas à se raconter. Comme avec des enfants, je leur donne de la pâte à modeler et, petit à petit, ils réussissent à donner un corps aux monstres qui les habitent. Lorsqu'ils parlent un peu, je rassemble parfois en un conte les morceaux épars de leur discours éclaté. Lorsque je tombe pile, ils se reconnaissent dans les personnages que je leur ai inventés et apprennent ainsi à nommer leurs peurs. D'autres patients adoptent ma démarche personnelle et écrivent eux-mêmes pour se libérer. Des contes, des poèmes, des récits. »

Il y a dix ans, Julien Bigras envoyait promener la psychanalyse et repartait à zéro, avançant comme un équilibriste sur son fil de fer dans l'aventure d'écriture. « Quand j'ai écrit *L'Enfant dans le grenier*, j'ai volontairement aboli toutes les balises psychiatriques théoriques. J'ai vécu des terreurs inouïes. J'ai cauchemardé pendant très longtemps mais je ne voulais pas arrêter le processus terrifiant. Aujourd'hui, je suis de plus en plus respectueux de la distance nécessaire entre le psychanalyste et son patient. Cette distance n'est pas psychanalytique, mais créatrice : c'est l'espace du récit. Le récit n'est pas une explication plaquée des problèmes de l'autre. C'est une élaboration créatrice à partir de la réalité. Le processus créateur n'est pas terrifiant, il est thérapeutique. Tant qu'on peut donner une forme à notre folie, on n'est pas fou. La folie, c'est l'incapacité de créer. »

L'enfance a toujours été importante pour les psychanalystes. Mais, pour Julien Bigras, elle accapare tout l'espace et, en même temps, elle se définit différemment. Bigras

parle du leurre de la nostalgie du paradis perdu de l'enfance. Un leurre trop exploité par les marchands d'illusions, psychologues compris. « L'enfance n'est pas un paradis, c'est une source de malentendus. On y mystifie trop l'enfance. Ma mère m'a écrit une lettre très importante. Elle s'étonnait de m'entendre raconter mon enfance en termes si troublés, si écorchés. Elle se souvenait de moi comme d'un enfant rieur, espiègle, heureux. Et elle avait raison! Nul n'a vécu que des terreurs et des abandons. Mais l'enfant est marqué par une foule de petits événements en apparence insignifiants. Des trous noirs, des refus qu'il n'a pas compris, des peurs refoulées. J'ai beaucoup évolué. Pour moi, la mère n'est plus la seule responsable de tous les malheurs de Noé. Au contraire, elle a pris beaucoup de valorisation à mes yeux. »

« L'enfant n'est pas foncièrement bon. La psychanalyse a eu tort en croyant que la mère avait tous les défauts alors que l'enfant était pur. Les enfants aussi sont habités par la haine. Ce sont des tueurs. Ils ne veulent rien se faire enlever et se défendent farouchement. Ils sont batailleurs, déterminés. Le pire, c'est qu'ils ont raison! C'est très sain. La principale différence entre l'enfant et l'adulte, c'est l'authenticité. En anglais, on dit « genuineness ». C'est l'enfant qui dit au roi qu'il est nu, dans le conte d'Andersen. C'est lui aussi qui n'a pas peur de dire : je te déteste. Bien sûr, les enfants ne sont pas toujours authentiques. Mais, lorsqu'ils le sont moins, c'est qu'ils sont déjà un peu adultes. J'ai connu des petites filles de 12 ans qui étaient déjà des adultes. Pas étonnant : elles étaient obligées de baisser avec leur père. »

Entre deux patients, dans un vaste appartement au coeur de Montréal où le silence ne se tait que pour recevoir des confidences, Julien Bigras livre ses secrets. « Il faut se laisser inspirer par l'enfant en nous et par



JULIEN BIGRAS :

« Tant qu'on peut donner une forme à notre folie, on n'est pas fou. La folie, c'est l'incapacité de créer. »

l'enfance des adultes de notre entourage. Laisser l'enfant dicter nos choix d'amitié, d'engagement. Le laisser nous dire quoi écrire. Je me suis aperçu que les choses les plus solides, les plus durables, les plus puissantes se produisent lorsque je me suis réconcilié avec l'enfant en

moi. Lorsqu'il devient le chef d'orchestre de mon destin. C'est en renouant avec cet enfant que je suis devenu un homme libre. Cette aventure intérieure n'a rien de narcissique. Au contraire. Elle ouvre à l'autre en passant par la porte de son enfance. »

Vélo à la bouche

VELO

Michel Labrecque
et Jean-François Pronovost

LORSQUE les Québécois découvrent un sport, ils l'adoptent, pour ainsi dire, à six millions d'exemplaires. L'engouement pour le vélo ne se dément pas et, pour ceux qui choisissent d'en faire leurs beaux dimanches ou leurs vacances à l'été, il est grand temps de s'y mettre.

Pour bien commencer, lire, peut-être, le dernier manuel intitulé *Vélo*, par Michel Labrecque et Jean-François Pronovost, deux solides maniaques de la bicyclette. Le premier a participé à la création du plus grand événement cycliste canadien, « le Tour de l'île de Montréal »; le deuxième est collaborateur au magazine *Vélo-Québec*.

Pour nous amuser, la préface est de notre confrère de *La Presse*, Pierre Foglia, qui, depuis quelques décennies, fantasme sur le maillot jaune. Il est des perversions plus malsaines et la lecture de *Vélo* nous invite, elle, à goûter l'un des plaisirs les plus tordus qui soient : rouler à vélo, sur une mécanique impeccable, lorsque, au petit matin, en dévalant une petite route secondaire des Appalaches, vous entendez distinctement le babil des premiers oiseaux accompagner le très subtil cliquetis des engrenages parfaitement lubrifiés.

C'est, d'ailleurs, le premier conseil, que vous roulez à plat ou que vous tentiez l'ascension de *Smokey Mountain*, sur la *Cabot Trail* dans l'île du Cap-Breton : une machine sale vous prive au départ de près du cinquième de votre énergie physi-

que, croyez-le ou non.

Vélo n'a rien de particulièrement original, et n'a pas été écrit pour l'être; il est simplement bien fait, bien illustré, aussi portatif qu'une bécanne, mais n'attendez pas d'avoir enfourché pour le lire.

On y trouve très exactement tout ce qu'il faut savoir, en somme, pour s'initier au vélo, depuis l'achat jusqu'à l'entretien, une pratique qui, en soi, apporte autant de plaisir que la randonnée elle-même.

On y donne aussi, bien sûr, quelques conseils sur la sécurité, mais c'est, je crois, peine perdue. Prier saint Christophe est aussi efficace. L'Amérique est un continent chrétien, et tous les automobilistes ont l'envie folle de vous envoyer au Ciel. Priez-le au départ, et que Dieu vous vienne en aide! Ou alors, réservez vos randonnées pour la Nouvelle-Écosse ou l'île-du-Prince-Édouard, où les automobilistes sont encore civilisés.

— J.-V. D.

LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

livres

une place de choix
pour les amoureux
de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez
Jacqueline Avril
842-9645

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

**LES 75 PREMIÈRES ANNÉES
DU DEVOIR**

**«LE DEVOIR»
de Pierre-Philippe Gingras**

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75^{ième} anniversaire en 1985.
Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.
Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans,
211, St-Sacrement,
Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
☐ Chèque ☐ American Express
☐ Master Card ☐ Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....



Le comte de Paris à Québec, début mai.

Photo PC

Pour le comte de Paris, l'avenir dure... longtemps

L'AVENIR DURE LONGTEMPS
Comte de Paris
Paris, Grasset, 1987, 260 pages

YOLAND SÉNÉCAL

L'AVENIR dure longtemps n'est ni un livre d'histoire ni une autobiographie (le comte de Paris a publié des *Mémoires d'exil et de combat*, chez Marcel Jullian en 1979) mais plutôt un ensemble un peu diffus de réflexions personnelles, de souvenirs, d'analyse sur le passé, le présent et l'avenir de la France; cet avenir qui « dure longtemps », une belle formule empruntée à de Gaulle. « Avant de Gaulle, mais comme lui, la monarchie a toujours su que l'avenir durait longtemps. C'est grâce à cette certitude qu'elle a fondé son projet... » (p. 179).

« Je n'écris pas pour me justifier, précise le chef de la Maison de France, mais pour dire ce que je

crois et espère. Et dans ce dire il n'y a pas la volonté de dominer les esprits, mais celle de faire partager une expérience héritée et vécue » (p. 204).

Le comte de Paris parle d'abord de sa foi. Pour lui, également, la France demeure un mystère, comme chaque être est un secret.

Quelques chapitres autobiographiques suivent, mais on n'y apprendra rien de nouveau par rapport aux *Mémoires*. Le comte de Paris passa son enfance au Maroc puis, exilé, en Belgique. Il participa au début de la guerre sous un nom d'emprunt, puis à la résistance en Afrique du Nord. C'est alors que se situe l'épisode de l'affaire d'Alger, marquée par la tentative de prise de pouvoir du comte de Paris et l'assassinat de l'amiral Darlan, successeur désigné de Pétain, dans lequel le prince se défend bien d'avoir été impliqué.

Autorisé à rentrer en France en

1950, il allait avoir une activité politique importante, dans le but de se faire connaître. Puis, avec de Gaulle, ce fut le temps des espoirs et des déceptions.

Par ailleurs, on trouvera dans *L'Avenir dure longtemps* des réflexions sur le pouvoir, la justice, de même qu'une forme de projet de société que nous évoquons dans l'entretien. Sur la monarchie, le comte de Paris se montre toujours très discret.

Henri d'Orléans a constamment désiré être un arbitre. Il l'est plus que jamais dans ses analyses sur la société française d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Sur chaque problème évoqué, il s'efforce de peser le pour et le contre et de maintenir la balance égale. D'autre part, les faits de société les plus récents ne lui échappent pas : le comte de Paris va jusqu'à parler du crack ! Sans étaler ses connaissances, le prince paraît

informé de l'historiographie la plus récente : il n'y a rien à redire sur son analyse des structures sociales de la France peu avant la Révolution, et son étude du système de la III^e République est admirable.

Comme « la monarchie n'est pas un parti », le comte de Paris assume toutes les traditions de la France, car il faut dépasser « nos guerres civiles ». C'est ainsi que le prince ne voit pas de contradiction entre la célébration du millénaire capétien et celle qui débute bientôt, du bicentenaire de la Révolution, dans laquelle, il faut dire, sa famille a joué un certain rôle... Toujours « le prince rouge »...

Le comte de Paris a eu son lot de malheurs : déceptions politiques, maladie, problèmes familiaux éblouissants dans toute la presse, mais « ni les épreuves ni les chagrins, écrit-il, n'ont détruit mes convictions, ni altéré la force de mon espérance ».

Sur lui-même et son action, le comte de Paris s'efforce d'être lucide : « Avais-je décidé tout, raté, aurais-je été, tout au long de ma vie publique, cet aventurier, cet opportuniste, que les bien-pensants dénonçaient avec des mines scandalisées ? Certes, je n'étais pas au pouvoir. Mais j'avais tiré l'idée monarchique de son ornière dogmatique et extrême, servi autant qu'il le permettait mon pays pendant la guerre, participé aux grands débats pour l'indépendance et la justice, permis à ma famille qu'elle réintègre la communauté nationale et partagée son destin. En mourant au combat, en Algérie, mon fils François a montré que, pour un prince français, le service du pays ne connaît pas de limites. La France tout entière s'associa à notre douleur. Plus qu'en vertu d'une loi, c'est en ces jours terribles que nous sommes redevenus siens. »

Le Québec au 19^e siècle

Le libre-échange, une idée pas catholique!

AU QUÉBEC I AU XIX^e SIÈCLE I
La Petite Revue de philosophie, vol. 8, n° 1 (automne 1986)
214 pages

JACQUES-G. RUELLAND

CE NUMÉRO de *La Petite Revue de philosophie* comprend les travaux d'un groupe de chercheurs de l'UQTR et de l'UQAM sur « l'histoire de la philosophie québécoise » ainsi que des contributions d'éminents historiens de la pensée.

Les textes englobent la période 1840-1879, soit entre les événements de 1837 et la proclamation du thomisme comme doctrine officielle, et portent sur trois thèmes principaux : le libéralisme, le libre-échange et l'influence de certains intellectuels de l'époque : Étienne Parent, T.A. Chandonnet, Marc Sauvalle, Dominique-Ceslas Gonthier, etc.

On ne peut s'empêcher de songer à l'actualité des deux premiers thèmes. Il n'est pas nécessaire de les définir ici, mais il paraît pertinent d'apprendre ce qu'ils représentaient pour les Québécois d'alors. C'est ce que permettent les articles d'André Vidéaire, « Les débuts de l'économie politique et la question du libre-échange » (pp. 23-58), et de Harel Malouin, « Le libéralisme : 1848-1851 »

(pp. 59-101). Dès 1840, E. Parent, Desaulles, Morin et quelques autres endossent la théorie du libre-échange « pour stimuler l'expansion du peuple canadien-français » (p. 58). Mais cette position ne s'inspire pas de la doctrine catholique et sera vivement combattue. Les limites du libéralisme ont toujours été fixées par la liberté que les gouvernements ont octroyée aux citoyens : c'est pourquoi les partisans de l'ultramontanisme du 19^e siècle ont attaqué cette doctrine par tous les moyens (p. 100).

L'article le plus intéressant de cette revue est celui de Claude-Élisabeth Perreault, « Paul-Marc Sauvalle, un journaliste rebelle » (pp. 161-189). Sauvalle (1857-1920) était un journaliste libéral. Il combattait pour la liberté de presse, de parole, de conscience, et prônait la séparation de l'Église et de l'État et l'instruction laïque et obligatoire. Il s'insurgeait contre la dime des curés et les exemptions de taxes des communautés religieuses. Bref, c'était un homme qui voyait juste et loin ! Sa vie fut aussi rocambolesque que put l'être celle d'un journaliste au siècle passé. En 1885, il se fixe à Montréal où il travaille notamment pour *La Patrie* et où il est mêlé à toutes les disputes de l'époque : l'affaire Tardivel, la querelle Fréchette-

Chapman, etc. À la suite de certains articles publiés par Sauvalle dans la *Canada Revue*, celle-ci, ainsi que l'*Écho des Deux-Montagnes*, se firent condamner par Mgr Fabre en 1892 (p. 176). « Lire Sauvalle, c'est rencontrer un journaliste engagé, éloquent et opiniâtre », écrit C.-E. Perreault. Anticlérical d'abord, Sauvalle était au 19^e siècle le défenseur de la démocratie et du libéralisme au Québec.

Les articles de cette revue parlent de notre histoire. Écrits par des philosophes, ils affichent une méthodologie qui surprend parfois l'historien. Mais cela ne leur ôte aucune valeur — au contraire. Ils expriment un point de vue original sur une partie de notre histoire souvent fort mal connue, et ils éclairent d'une lumière nouvelle des problèmes d'actualité. Les débats sur le libéralisme, le libre-échange, l'école laïque, la liberté d'expression, n'ont rien de neuf : on pouvait au moins s'en douter. Mais de voir comment ils ont été traités par les libéraux, comment ceux-ci se sont heurtés à de multiples difficultés pour faire valoir leurs idées au 19^e siècle, voilà qui n'est pas enseigné par nos manuels d'histoire. C'est là que réside la valeur de cette revue.

Un charisme ambigu

CLOSE TO THE CHARISMA
My Years between the Press and Pierre Elliott Trudeau
Patrick Gossage
Toronto, McClelland and Stewart, 1986, 271 pages

PAUL-ANDRÉ COMEAU

PATRICK GOSSAGE a rempli les fonctions de « secrétaire de presse » auprès de l'ancien premier ministre Pierre Elliott Trudeau durant six ans. Cette expérience fournit la trame de cet ouvrage qui tient à la fois du journal personnel et de l'essai politique.

Chronique très particulière des années 76 à 82, ce livre brosse un portrait lointain et vaguement impressionniste de l'homme politique qui dirigeait alors les destinées du gouvernement fédéral. À travers les campagnes électorales, à la faveur des nombreux et importants voyages à l'étranger effectués par M. Trudeau

durant cette période, c'est, en fait, un essai sur le rôle des médias en politique concrète que livre M. Gossage.

Sur le charisme de M. Trudeau et la « trudeau manie » en tant que telle, ce témoignage n'ajoute rien de très nouveau. C'est dans un tout autre registre que sa lecture devient intéressante. À cet égard, le sous-titre de l'ouvrage correspond vraiment à l'entreprise menée par l'auteur. Il s'agit, en fait, de voir comment les responsables des relations avec les médias envisagent leur rôle, partagés qu'ils sont entre les exigences de leurs « clients » et les obligations que leur tracent sinon le leader politique lui-même, du moins les membres de son entourage immédiat.

La relation entre M. Trudeau et la presse a été essentiellement ambiguë. Partagés entre leur admiration pour l'intelligence et le panache de l'homme et leur agacement devant le peu de considération qu'il leur manifestait, les journalistes ont inévitablement oscillé entre l'adulation et l'acharnement dans leurs reportages et analyses. À cet égard, le rôle des « attachés » de presse paraît encore plus ambigu, tellement ils doivent « vendre » une certaine image de leur patron.

Les pages les plus significatives

et, sous un autre aspect, les plus désolantes de cet ouvrage ont trait aux missions internationales de M. Trudeau. Ces voyages servaient presque uniquement à transmettre au Canada une version très favorable des initiatives et des gestes du premier ministre. L'auteur invoque, à leur décharge, la non-familiarité des journalistes canadiens avec l'actualité et la vie internationales pour expliquer l'interprétation très « paroissiale » répercutée dans les médias d'ici.

En somme, un témoignage intéressant sur les relations entre les médias et les services de presse des hommes politiques.

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

Champigny
Librairie Champigny inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587
9H à 21H - SEPT JOURS
Obtenez jusqu'à 20% en coupons-rabais

Le néoconservatisme est-il libéral...

... ou serait-ce l'inverse?

NÉOCONSERVATISME ET RESTRUCTURATION DE L'ÉTAT

sous la direction de Lizette Jalbert et Laurent Lepage
Presses de l'Université du Québec, 1986

DORVAL BRUNELLE

MÊME S'IL peut y avoir quelque chose d'inconvenant dans le fait de souligner l'intérêt que représente une publication dont on connaît les collaborateurs, le silence qui entoure certaines parutions justifie qu'on puisse passer outre. La production intellectuelle est davantage menacée par l'invisibilité que par le favoritisme.

Pour le meilleur comme pour le pire, depuis la Deuxième Guerre, nous vivons en Amérique du Nord sous l'empire de dogmes libéraux qui ont été plus ou moins adroitement accommodés afin d'amortir la poussée des revendications sociales et démocratiques. Or, depuis quelques années surtout, ces compromis sont remis en cause par un mince courant de pensée que, par détournement sémantique, on a affublé du préfixe « néo » alors qu'il n'y a pas si longtemps, ce sont les keynésiens qui s'étaient fait appeler « néolibéraux ».

Ce genre de flottement est parfois cause de ce que l'on ne voit pas bien qui est visé ou qui niche derrière les expressions « néolibéral » ou « néoconservateur », de sorte qu'il faudra encore attendre l'effet de la sédimentation avant d'entreprendre une taxonomie en bonne et due forme.

Dans l'intervalle, les études consacrées à ces courants reflètent dans leur diversité, voire dans leurs hésitations, une difficulté essentielle qui est celle du repérage de l'objet, avec le résultat qu'il subsiste une ambiguïté dans la position d'analystes qui

auraient en commun de se rattacher à un courant critique face au conservatisme.

Le lecteur est, en effet, souvent interpellé, soit explicitement, soit implicitement, à envisager les dimensions antidémocratiques, anti-étatiques ou antiféministes du néoconservatisme, sans que l'on puisse vraiment discerner si ces lacunes affectent l'une ou l'autre variante du courant visé, ou si elles ne découlent pas plutôt de la grille d'analyse qui leur est appliquée.

En ce sens, le néoconservatisme file entre les mailles des instruments critiques actuellement disponibles, tout comme les stratégies politiques néolibérales — en supposant que les deux expressions soient synonymes pour le moment — échappent à l'emprise des affrontements classiques entre la droite et la gauche. Cette mouvance expliquerait, d'ailleurs, que ces enjeux puissent susciter de nouvelles polarisations éthiques et politiques animées d'une même méfiance à l'endroit de l'État.

Afin de rendre compte de ces angles d'analyse, l'ouvrage regroupe diverses approches sous quatre sections consacrées respectivement à l'étude du néoconservatisme, aux nouvelles politiques économiques canadienne et américaine, entre autres, à la restructuration de la politique sociale face aux revendications féministes notamment et, enfin, aux stratégies d'opposition au néoconservatisme.

Au moment où l'étude de ces questions risque, encore une fois, d'être tributaire de ce qui s'est fait ailleurs, en France et aux États-Unis en l'occurrence, il est temps de mettre à la disposition du public d'ici des collectifs de ce genre, histoire de lancer une polémique ou deux dans un paysage intellectuel momentanément terne.

Waldheim: amnésie d'État?

LE MYSTÈRE WALDHEIM

Bernard Cohen et Luc Rosenweig
Paris, Gallimard
collection « Au vif du sujet »
1986, 199 pages

IL Y A donc une affaire Waldheim. Il ne s'agit plus, hypothèse minimaliste, d'une manœuvre électorale téléguidée pour contrer l'avènement à la tête de la République autrichienne de l'ancien secrétaire général des Nations unies. Depuis que les États-Unis ont opposé un refus catégorique de recevoir le nouveau Président autrichien, il n'est plus possible d'écarter cet épisode qui place le gouvernement de Vienne dans une situation très inconfortable.

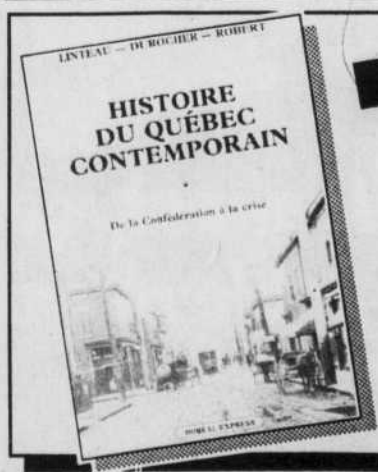
Deux journalistes français ont tenté d'éclaircir le mystère Waldheim à la faveur d'une enquête menée dans plusieurs pays d'Europe et aux États-Unis. Même si on leur a nié l'accès aux documents fondamentaux du dossier personnel de M. Kurt Waldheim, tel que compilé aux Nations unies, le résultat de cette recherche journalistique mérite considération. Les faits reconstitués, les documents analysés, les témoignages recueillis accablent le chef d'État autrichien. La lecture de cet ouvrage accroît le malaise qu'a fait naître la campagne de révéla-

tions du passé « nazi » de M. Waldheim.

Deux dimensions de ce petit livre suscitent des commentaires bien particuliers. En premier lieu, il faut signaler la tentative de décrire le comportement collectif du peuple autrichien depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Les coauteurs du *Mystère Waldheim* imaginent même l'expression « d'État amnésique ». L'accusation est sévère et mériterait sans doute une démonstration plus étoffée, mais elle soulève des questions graves.

En second lieu, tout le chapitre consacré au passage de M. Waldheim à la tête des Nations unies constitue une charge dévastatrice contre cet homme d'État. À l'aide de témoignages oraux, ils brosent de M. Waldheim un portrait où la vanité le dispute au vide intellectuel. À ce seul titre, et même si la charge est parfois caricaturale, on se demande comment la commission d'historiens envisagée à Vienne pourra rétablir l'image de M. Waldheim.

— PAUL-ANDRÉ COMEAU



20e mille

Enfin! À nouveau disponible

Linteau — Durocher — Robert

Histoire du Québec contemporain

Tome I: De la Confédération à la crise

660 pages — 24,95\$

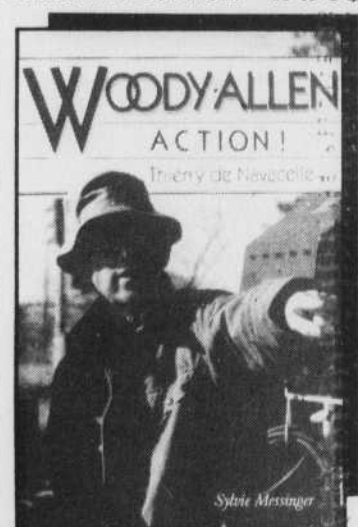
B
O
R
É
A
L

À LIRE ABSOLUMENT

édipresse En vente partout



MARILYN INCONNUE
Un album de photos dont beaucoup sont inédites, réalisées à la veille de la mort de l'actrice. Un texte documenté pénétrant et attachant. Un livre qui nous révèle véritablement une MARILYN INCONNUE. 49.95\$



WOODY ALLEN ACTION!
Ce livre offre une vision unique du monde du cinéma et nous donne en même temps un portrait exceptionnel de WOODY ALLEN, metteur en scène et acteur. Une formidable leçon de cinéma! 37.95\$



ISADORA
La biographie romanesque d'une des femmes les plus fascinantes de ce siècle. Elle a révolutionné la danse contemporaine et sa mort tragique a frappé l'inconscient collectif de son époque. 22.95\$

Un livre comme Hémon: secret, magique, introuvable



Jean

ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

L'ANNÉE 1908 est importante dans nos annales parce que, cette année-là, François Paradis et la mère Chapdelaine moururent et Maria Chapdelaine promit à Eutrope Gagnon de l'épouser. Cette même année, à Vancouver, on assista à de violentes émeutes dirigées contre les immigrants; au Québec, Armand Lavergne, député à l'Assemblée législative, cherchait, en vain, à imposer le français comme langue de communication dans les affaires publiques. Il y a de cela presque un siècle. C'est Louis Hémon, le célèbre auteur de *Maria Chapdelaine*, qui fait dire aux voix de son héroïne qu'un pays de Québec, rien ne change. Personne n'est plus prophète que le romancier visionnaire. Le temps s'étale devant son regard intérieur comme une lande dont il connaît chaque repli, chaque taillis et buisson.

Nos amis de l'Université de Bretagne, parmi lesquels se dresse la figure si attachante par la subtilité de son intelligence et la passion qu'il porte à tout ce qui nous touche, je veux dire celle de M. Jean Marmier, ont organisé en 1986 un colloque sur Louis Hémon. Pas le Louis Hémon de son inépuisable roman, mais celui des autres romans, des nouvelles, le Hémon de Londres, l'amateur de sport, l'homme secret, le poète de la nature. On nous y raconte l'étonnante odyssée intellectuelle de la famille Hémon. La filmographie de *Maria Chapdelaine*

a droit à des études peu conventionnelles. Le tout, d'une certaine façon, pour célébrer la mise en place du Musée Louis-Hémon de Péribonka, dont l'animateur est l'infatigable hémophile M. Gilbert Lévesque. L'avouerais-je ? Ce colloque Louis Hémon, de Quimper, dans la diversité de ses analyses, la richesse des personnages qui le peuplent, l'élégance constante de sa présentation, m'a passionné. Aucune œuvre d'imagination n'atteint à cette densité dans la description de la vie. On découvre un Louis Hémon qui avait réussi à rester caché pendant un demi-siècle. Quel était-il, ce Français venu de nulle part, vite retourné à son néant et qui nous laissait, ô surprise incompréhensible, un chef-d'œuvre ? Ce chef-d'œuvre est vite devenu la représentation symbolique la plus profonde de notre identité nationale. *Maria Chapdelaine* se situe, entre *Les Anciens Canadiens* et *Ménard maître-draveur*, au centre de la trilogie sacrée qui marque notre littérature du sceau de la femme. Trois romans prophétiques, écrits, l'un par un vieillard revenu de tout, l'autre par un étranger énigmatique, le troisième par un prêtre colonisateur. Qui dit mieux ? L'esprit souffle où il veut, quand il veut.

Hémon à Londres. Entre lui et cette capitale d'empire, il y a une consubstantialité; on dirait Balzac et Paris, ou Fontane et Berlin. Les souvenirs de son ami Marsillac

nous le décrivent tel qu'en lui-même, au début du siècle. Hémon était représentant en Angleterre des Lampes Visseaux. On dirait un espion qui sent le besoin d'avoir une couverture. En réalité, il écrivait des nouvelles, qui lui rapportaient peu et recevait de sa famille des mensualités. Ni pauvre, ni riche, vêtu toujours du même costume, coiffé du même chapeau, mais propre, l'air distingué, un gentleman. Secret, parlant peu et pour ainsi dire jamais de lui-même. Ses camarades de travail ne savaient pas que Louis Hémon écrivait. Avec son ami Marsillac, français comme lui, il parlait sur la Tamise pour de longues randonnées. On pense à *Trois hommes dans un bateau*, d'autant plus que Louis Hémon avait le sens de l'humour et adorait l'esprit anglais. À Londres, il fréquentait les beaux quartiers, mais aussi les bords de la Tamise, près des quais et des entrepôts. Son métier de représentant l'amena à se mêler à la clientèle des pubs. C'est là qu'il apprit à connaître cette faune qu'il décrit dans ses romans anglais, consacrés au sport, au destin des sportifs professionnels dans un monde qui les utilise et les rejette lorsqu'ils ont fini de servir. En 1905, Londres était la capitale du monde. Cette métropole universelle, sur laquelle se penche la silhouette vénérable et autoritaire de Victoria, Hémon la décrit avec une sorte de passion, ses types humains, sa cruauté, ses riches et ses pauvres. Il est tout extériorité ici, lui qui se révélera dans *Maria Chapdelaine* le maître absolu de l'intériorité.

De taille moyenne, Louis Hémon frappait par son allure honnête, dégagée, sportive. Il avait une denture mauvaise, irrégulière, noircie par le tabac, qui cachait sa moustache. Il était petit, mais râblé, toujours en grande forme physique, solide sur ses jambes,

musclé. D'une grande modestie, il n'était pas sûr de son talent, ce qui est précisément, la plupart du temps, la marque même du talent. Le professeur Marmier consacre un article à l'humour de Louis Hémon. Il l'avait imaginatif, sensible à celui d'Alphonse Allais qui, pour régler une fois pour toutes le problème des grandes agglomérations, proposait de construire désormais les villes à la campagne. Cette forme d'humour correspond bien au personnage. Le seul livre qu'on lui ait vu entre les mains, c'est Saint-Simon. Adorable ironie. Lorsqu'il parlait, chose rare, Louis Hémon (autre forme d'humour) s'exprimait dans un français parfait, sans jamais se permettre la moindre grivoiserie. Il avait les gauloïseries en horreur. Un être délicat et discret, qui aimait se perdre dans le brouillard d'un Londres plus dickensien que nature.

Il semble bien que nous ne saurons jamais pourquoi Louis Hémon est venu à Montréal, sinon qu'il devait mourir ici, en route vers l'Ouest, vers le Pacifique, vers la côte américaine et, qui sait ? vers le Japon ou la Chine.

Car le thème du voyage est sous-jacent dans ce livre, le départ, l'insatisfaction, les grands espaces qui appellent. Louis Hémon appartenait à une famille de grands bourgeois républicains, qui sacrifiaient leurs vies à la cause. Quelle cause ? La grandeur de leur pays, face à l'Allemagne en pleine expansion; la grandeur peut-être, plus simplement en apparence, de l'intelligence. L'un de ses oncles, poète, est aussi parlementaire; un autre sera historien; un troisième, administrateur civil en Afrique du Nord; son père est inspecteur général, ce qui n'est pas rien dans l'université française. Et tous Bretons, attachés à la terre natale, aux traditions, à l'histoire millénaire de leur petit pays. On se

demande toujours pourquoi Louis Hémon a si bien compris l'irréductibilité québécoise. C'est parce que lui-même, par ses attaches historiques, était un irrédentiste, par ses origines et sa culture. Dans le regard de Maria, ne retrouvait-il pas le ciel bleu de la Bretagne; dans le corps lourd et plein d'espérance de Maria, ne voyait-il pas celui de paysannes ou des femmes de pêcheurs que Botrel nous a appris à admirer et à aimer ? Il y a une immense nostalgie dans ce court poème épique. Et François Paradis ? Comme Hémon, il a un côté homme d'affaires et, comme lui, il ne peut résister à l'appel de l'espace. Il mourra en route, dans la forêt, comme Louis Hémon aux abords de la forêt préhistorique, à Chapleau, à l'orée de la toundra.

Le roman de Louis Hémon se prête à la filmographie. Je me suis même laissé dire qu'un compositeur montréalais de grand talent allait en faire un opéra. C'est un roman visuel, de peu de paroles, réaliste dans la description des

lieux, des objets, des personnages, de la vie. Avec ce rajout essentiel qui est le ton et l'écriture. Il y aurait un bel article à faire sur le style flaubertien de Louis Hémon. Il est, lui aussi, un adepte de la fausse impassibilité. Ce grand art, parfaitement maîtrisé, lui permit de rendre les voix de Maria plausibles. Ces voix, les retrouve-t-on dans les films de Duvivier et de Gilles Carle ? Un excellent article d'Yvon Bellemare met les choses au point dans ce domaine. D'ailleurs, tout dans ce livre serait à citer. Il y a longtemps que je n'ai lu un ouvrage collectif consacré à un écrivain qui fût aussi intéressant, passionnant même. Où le trouver ? Ce livre est indispensable à quiconque s'intéresse à Louis Hémon. Et qui ne s'intéresse pas à lui ? Il est l'enfant chéri de notre littérature, le fils adoptif qu'on préfère à sa propre chair, depuis son arrivée comme secrète à Montréal jusqu'à sa disparition sur la voie de chemin de fer. Ce livre lui ressemble : secret, magique, introuvable.

Ulysse

Suite de la page D-1

n'existent tout simplement pas, à part les Éditions La Presse qui ont leur propre collection sous la direction de Michel-G. Tremblay. Pour rentabiliser un guide sur l'Amérique du Sud, par exemple, la maison d'édition québécoise doit tenir compte du marché français. Les coûts de fabrication et de révision sont si élevés qu'ils exigent un fort taux de ventes. Seul un éditeur français peut les assumer. Et reste à savoir si un guide sur l'Amérique du Sud l'intéressera, car les Français pressent peu cette destination.

Pour ménager la chèvre et le chou, certains éditeurs français comme Gallimard louent les services d'un auteur québécois qui fait son choix des lieux touristiques et culturels du Québec tout en respectant l'orientation donnée par l'éditeur. C'est le cas des « Carnets de voyage », adaptation de la version anglaise de *The American Pocket Guides*. « Voilà qui apporte du nouveau sur les tablettes Québec », se réjouit M. Pomerleau.

Destinations

Au palmarès des destinations figurent l'Europe et particulièrement la France, concurrencées toutefois par les îles, l'Asie depuis cinq ans grâce à l'intensification des relations commerciales, l'Afrique du Nord, l'Amérique du Sud et le Brésil. Le Proche-Orient arrive loin derrière. La conjoncture politique fait en effet réfléchir les plus intrépides. Depuis que la Chine est ouverte aux voyageurs, elle occupe, avec ses 97 titres différents, un des rayons les plus importants de la librairie. De grosses entreprises engagées dans la coopération internationale, comme Lava-

lin, financent l'achat de guides pour leurs techniciens et ingénieurs mais le gros de la clientèle est composé, aux dires de M. Pomerleau, des bibliothèques publiques et du Centre économique de coopération internationale qui, seul, bénéficie de prix de gros.

De nouveaux services

Les routards et les autres se souviennent du célèbre panneau d'affichage où l'on pouvait lire des annonces du type : « Vends billet simple pour Amsterdam ». Il a été éliminé, faute d'espace, et remplacé par d'autres comme le « Guide des guides » brochure offrant une sélection de guides par pays, très utile, selon M. Pomerleau, aux agents de voyages, entre autres. Il me rappelle qu'un service personnalisé de gestion des stocks, appelé « fouille-destination », permet en un rien de temps de retrouver un guide disponible chez tel ou tel éditeur de collections de voyages et que l'on peut même avoir un itinéraire personnalisé pour \$95. Et quand on sait qu'Ulysse est aussi distributeur de guides pour toute l'Amérique du Nord, on ne doute plus de sa réussite. Ulysse a fait et fait toujours un beau voyage.

— France Lafuste

Dolto

Suite de la page D-1

raisons personnelles reliées à ma culpabilité de faire la médecine en désespoir de cause. J'ai dû attendre d'avoir mes 25 ans pour entreprendre mes études car elle était convaincue que la médecine, comme elle disait, « c'est un sacerdoce » et qu'alors je ne me marierais pas, je n'aurais pas d'enfants — Françoise

Dolto a une fille, deux garçons —, qu'il ne lui restait qu'une fille et que cette fille, obligatoirement, choisissait une voie de garage dans laquelle sa féminité ne s'épanouirait pas. Voilà l'idée de ma mère. Quand elle m'a vue si tenace, elle a été désespérée. Elle a vécu jusqu'à 84 ans. Je l'ai toujours épatée. Elle ne comprenait rien.

Q.- Votre fille parle de vous comme d'une « drôle de mère »...
F.D.- « Drôle de mère » dans le sens d'inhabituelle... je ne sais pas. Catherine se réfère sans doute à un incident qui a été dans sa vie une marque étonnante. Elle était à l'école maternelle et commençait à lire et à écrire. Une vieille institutrice, amie de la famille, allait parfois chercher les enfants à l'école. Ma fille avait volé un petit bout de craie et avait écrit sur un mur le mot « merde ». La dame a fait tout un laïus de grondement à la petite en terminant : « Attends que je dise ça à ta mère ! » Ce qui fut aussitôt fait. « Comment, Catherine, tu sais écrire, c'est merveilleux » que je lui ai dit.

Catherine avait écrit pour être grande et les grands écrivent « merde »... elle se sentait promotionnée. Cet incident a sans doute marqué Catherine à cause du contraste entre ce retour de l'école où il y avait culture d'angoisse et de culpabilité à cause de cette dame et ma réaction... Peut-être, par rapport à l'habitude, est-ce cela une « drôle de mère ». Il faudrait le demander à mes enfants.

Q.- Dans vos interventions, vous avez toujours recours à des paroles clés.
F.D.- On peut tout dire à l'enfant dès sa naissance. C'est le non-dit qui blesse, qui bloque, qui tue. Il faut parler aux enfants, leur dire avec des mots justes ce qu'ils voient. Ne pas leur cacher les émois qu'ils éprouvent et qu'ils n'osent pas dire, mais qu'ils manifestent par un comportement mimique... « Tu es triste parce que ça te faisait plaisir d'avoir

un petit frère ou une petite sœur. Maintenant qu'il est né, tu es tout triste. En effet, ce n'est pas du tout ce que tu attendais. Tu croyais que tu allais pouvoir jouer avec lui et c'est un bébé bon à rien qui ne sait qu'accaparer ta maman. Et ce n'est pas drôle. » Dire des choses comme ça, ça aide beaucoup un enfant au lieu de dire de lui, sans lui parler : « Ah ! c'est terrible, depuis que sa petite sœur est née, il fait pipi au lit, il est jaloux, je ne peux plus rien en faire. » On raconte des choses qui sont la preuve de la souffrance de l'enfant, mais on ne lui parle pas de sa souffrance.

Une « drôle de femme », une « drôle de mère », Françoise Dolto ? Oui. Mais, avant tout, une dame si riche d'amour, de compréhension, de « savoir humain ».

— Renée Rowan

Des lectures de qualité

jeunesse-pop
jpLE RENDEZ-VOUS
DU DÉSERT
Francine Pelletier
128 pages * 6,50 \$À travers le désert, les
aventures d'une adolescente
à la recherche d'elle-même.

CONTRE LE TEMPS

Johanne Massé
128 pages * 6,50 \$Exilés dans le futur, des
astronautes s'embarquent
dans une périlleuse course
contre la montre.Lech Wałęsa
Un
chemin
d'espoir
autobiographie
Fayard

614 p. 24,95 \$

Quel livre étonnant, quel homme,
quelle incroyable aventure!Nicole Casanova, *Le Quotidien de Paris*

FAYARD

ESSAI

Madeleine Ouellette-Michalska

L'Amour de la
carte postale

QUÉBEC / AMÉRIQUE

260 pages, 17,95 \$

L'AMOUR DE LA CARTE POSTALE
IMPÉRIALISME CULTUREL
ET DIFFÉRENCE
de Madeleine Ouellette-Michalska

Pourquoi le Québec n'imagine-t-il sa survivance et son épanouissement que dans l'axe Montréal-Paris?

L'auteure s'interroge sur la façon dont la différence — géographique, ethnographique, sexuelle — est codée, interprétée, voire prescrite par la philosophie, l'économie, le langage des groupes dominants.



Ce nouvel essai apporte une réponse passionnante et nuancée à la question des particularismes culturels et provoque en nous une profonde réflexion.



QUÉBEC / AMÉRIQUE

